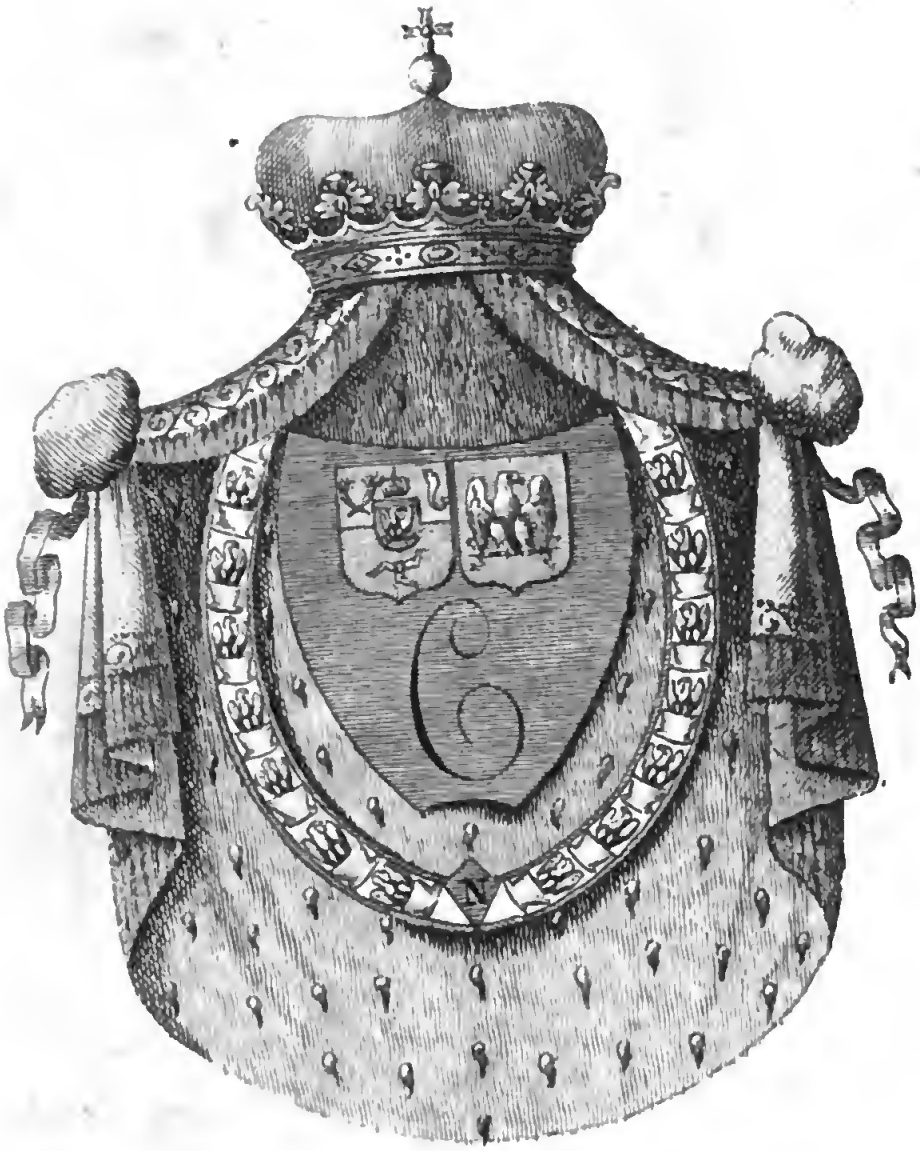
4997



Palat LII 3/6

GÉNIE
DU CHRISTIANISME.

Se trouve à LYON,

Chez BALLANCHE père et fils, aux halles de la Grenette;

Et à PARIS,

Chez MIGNERET, Imprimeur, rue du Sépulcre, faubourg Saint-Germain, N.° 28.

590865

GÉNIE
DU CHRISTIANISME,
OU
BEAUTÉS
DE
LA RELIGION CHRÉTIENNE;

PAR

FRANÇOIS-AUGUSTE CHATEAUBRIAND.

Chose admirable ! la religion chrétienne qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.

MONTESQUIEU, *Esprit des Lois*, liv. 24, ch. 3.

QUATRIÈME ÉDITION.

TOME VI.

A LYON,

De l'Imprimerie de BALLANCHE père et fils,
aux halles de la Grenette.

AN XIII. — 1804.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

GÉNIE
DU CHRISTIANISME,
OU
BEAUTÉS
DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

TROISIÈME PARTIE.
BEAUX-ARTS ET LITTÉRATURE.

LIVRE CINQUIÈME.

Harmonies de la Religion Chrétienne avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain.

CHAPITRE PREMIER.

Division des harmonies.

AVANT de passer à la description du culte, il nous reste à examiner quel-

ques sujets que nous n'avons pu suffisamment développer dans les livres précédens. Ces sujets se rapportent au côté physique ou au côté moral des arts. Ainsi, par exemple, les sites des monastères, les ruines des monumens religieux, etc. tiennent à la partie matérielle de l'architecture, tandis que les effets de la doctrine chrétienne, avec les passions du cœur de l'homme, et les tableaux de la nature, rentrent dans la partie dramatique et descriptive de la poésie.

Tels sont les sujets que nous réunissons dans ce livre, sous le titre général d'*harmonies*, etc.

CHAPITRE II.

HARMONIES PHYSIQUES.

Sites des Monumens religieux, Couvens maronites, cophtes, etc.

IL y a dans les choses humaines deux espèces de nature placées, l'une au

commencement, l'autre à la fin de la société. S'il n'en était ainsi, l'homme, en s'éloignant toujours de son origine, serait devenu une sorte de monstre : mais par une loi de la Providence, plus il se civilise, plus il se rapproche de son premier état ; et il advient que la science au plus haut degré est l'ignorance, et que les arts parfaits sont la nature.

Cette dernière nature, ou cette *nature de la société*, est la plus belle : le génie en est l'instinct, et la vertu l'innocence, car le génie et la vertu de l'homme civilisé ne sont que l'instinct et l'innocence perfectionnés du sauvage. Or, personne ne peut comparer un Indien du Canada à Socrate, bien que le premier soit, rigoureusement parlant, aussi moral que le second ; ou bien il faudrait soutenir que la paix des passions non développées dans l'enfant, a la même excellence que la paix des passions domptées dans l'hom-

me ; que l'être à pures sensations est égal à l'être pensant ; ce qui reviendrait à dire que faiblesse est aussi beau que force. Un petit lac ne ravage pas ses bords, et personne n'en est étonné ; son impuissance fait son repos : mais on aime le calme sur la mer, parce qu'elle a le pouvoir des orages, et l'on admire le silence du creux de l'abyme, parce qu'il vient de la profondeur même des eaux.

Entre les siècles de nature et ceux de civilisation, il y en a d'autres que nous avons nommés siècles *de barbarie*. Les anciens ne les ont point connus. Ils se composent de la réunion subite d'un peuple policé et d'un peuple sauvage. Ces âges doivent être remarquables par la corruption du goût. D'un côté l'homme sauvage, en s'emparant des arts, n'a pas assez de finesse pour les porter jusqu'à l'élégance, et l'homme social pas assez de simplicité pour aimer la seule nature.

On ne peut alors espérer rien de pur que dans les sujets où une cause morale agit par elle-même indépendamment des causes temporaires. C'est pourquoi les premiers solitaires, livrés à ce goût délicat et sûr de la religion, qui ne trompe jamais lorsqu'on n'y mêle rien d'étranger, ont choisi dans toutes les parties du monde les sites les plus frappans, pour y fonder leurs monastères (*). Il n'y a point d'hermite qui ne saisisse aussi bien que Claude Lorrain ou le Nôtre, le rocher où il doit placer sa grotte.

On voit çà et là, dans la chaîne du Liban, des couvens Maronites bâtis sur des abymes. On pénètre dans les uns par de longues cavernes, dont on ferme l'entrée avec des quartiers de roche; on ne peut monter dans les autres qu'au moyen d'une corbeille

(*) *Voyez* la note à la fin du volume.

suspendue. Le *fleuve saint* sort en bouillonnant du pied de la montagne ; la forêt de cèdres noirs domine le tableau, et est elle-même surmontée par des croupes arrondies, que la neige drape de sa blancheur Le miracle ne s'achève qu'au moment où l'on arrive au monastère : au-dedans sont des vignes, des ruisseaux, des bocages ; au dehors, une nature horrible, et la terre qui se perd et s'enfuit avec ses fleuves, ses campagnes et ses mers, dans de bleuâtres profondeurs. Nourris par la religion, entre la terre et le firmament, sur ces roches escarpées, c'est de-là que de pieux solitaires prennent leur vol vers le ciel, comme des aigles de la montagne.

Les cellules rondes et séparées des couvens égyptiens, sont renfermées dans l'enceinte d'un mur, qui les défend des Arabes. Du haut de la tour bâtie au milieu de ces couvens, on découvre des landes de sable, d'où

s'élèvent les têtes grisâtres des pyramides, ou des bornes qui marquent le chemin au voyageur. Quelquefois une caravane abyssinienne, des Bédouins vagabonds, passent dans le lointain à l'un des horizons de la mouvante étendue; quelquefois le souffle du midi noie toute la perspective dans une atmosphère de poudre. La lune éclaire un sol nu, où des brises muettes ne trouvent pas même un brin d'herbe, pour en former une voix. Le désert sans arbres se montre de toutes parts sans ombre; ce n'est que dans les bâtimens du monastère qu'on retrouve quelques voiles de la nuit.

Sur l'isthme de Panama en Amérique, le cénobite peut contempler, du faîte de son couvent, les deux mers qui baignent les deux rivages du Nouveau-Monde; l'une souvent agitée quand l'autre repose, et présentant aux méditations le double tableau du calme et de l'orage.

Les couvens situés dans les Andes voient s'applanir au loin les flots de l'océan Pacifique. Un ciel transparent abaisse le cercle de ses horizons sur la terre et sur les mers, et semble enfermer l'édifice de la religion sous un globe de cristal. Le soleil, frappant de ses rayons verticaux les glaces des montagnes, les fait briller comme une éternelle illumination sur le temple du Seigneur. La fleur capucine remplaçant le lierre religieux, brode de ses chiffres de pourpre les murs sacrés ; le Lamaz traverse le torrent sur un pont flottant de lianes, et le Péruvien infortuné vient prier le Dieu de Las Cazas.

Tout le monde a vu en Europe de vieilles abbayes cachées dans l'épaisseur des bois, qui ne se décèlent aux voyageurs, que par leurs clochers perdus dans la cime des chênes. Les monumens ordinaires reçoivent leur grandeur des paysages qui les environnent ; la religion chrétienne embellit

au contraire le théâtre où elle place ses autels et suspend ses décorations sacrées. Nous avons parlé des couvens européens dans l'histoire de René, et retracé quelques-uns de leurs effets, au milieu des scènes de la nature; mais pour achever de montrer au lecteur ces monumens, nous lui donnerons ici un morceau précieux que nous devons à l'amitié. L'auteur y a fait de si grands changemens, que c'est, pour ainsi dire, un nouvel ouvrage. Ces beaux vers prouveront aux poëtes modernes, que leurs muses gagneraient plus à rêver dans les vieux cloîtres, qu'à se faire l'écho de l'impiété.

LA CHARTREUSE DE PARIS.

Vieux cloître où de Bruno les disciples cachés,
Renferment tous leurs vœux sur le ciel attachés;
Cloître saint, ouvre-moi tes modestes portiques!
Laisse-moi m'égarer dans ces jardins rustiques
Où venait Catinat méditer quelquefois,
Heureux de fuir la cour, et d'oublier les rois!

J'ai trop connu Paris : mes légères pensées,
Dans son enceinte immense au hasard dispersées,
Veulent en vain rejoindre et lier tous les jours
Leur fil demi-formé, qui se brise toujours.
Seul, je viens recueillir mes vagues rêveries.
Fuyez, bruyans remparts, pompeuses Tuileries,
Louvre, dont le portique à mes yeux éblouis,
Vante après cent hivers la grandeur de Louis !
Je préfère ces lieux où l'ame moins distraite,
Même au sein de Paris, peut goûter la retraite :
La retraite me plaît, elle eut mes premiers vers.
Déjà de feux moins vifs éclairant l'univers,
Septembre loin de nous s'enfuit, et décolore
Cet éclat dont l'année un moment brille encore.
Il redouble la paix qui m'attache en ces lieux ;
Son jour mélancolique, et si doux à nos yeux,
Son vert plus rembruni, son grave caractère,
Semblent se conformer au deuil du monastère.
Sous ces bois jaunissans j'aime à m'ensevelir ;
Couché sur un gazon qui commence à pâlir,
Je jouis d'un air pur, de l'ombre et du silence.

Ces chars tumultueux où s'assied l'opulence,
Tous ces travaux, ce peuple à grands flots agité,
Ces sons confus qu'élève une vaste cité,
Des enfans de Bruno ne troublent point l'asile ;
Le bruit les environne, et leur ame est tranquille.
Tous les jours, reproduit sous des traits inconstans,
Le fantôme du siècle emporté par le temps,
Passe, et roule autour d'eux ses pompes mensongères.

Mais c'est en vain : du siècle ils ont fui les chimères ;
Hormis l'éternité, tout est songe pour eux.
Vous déplorez pourtant leur destin malheureux !
Quel préjugé funeste à des lois si rigides
Attacha, dites-vous, ces pieux suicides ?
Ils meurent longuement, rongés d'un noir chagrin ;
L'autel garde leurs vœux sur des tables d'airain ;
Et le seul désespoir habite leurs cellules.

Eh bien ! vous qui plaignez ces victimes crédules,
Pénétrez avec moi ces murs religieux :
N'y respirez-vous pas l'air paisible des cieux ?
Vos chagrins ne sont plus, vos passions se taisent,
Et du cloître muet les ténèbres vous plaisent.

Mais quel lugubre son du haut de cette tour,
Descend et fait frémir les dortoirs d'alentour ?
C'est l'airain qui du temps formidable interprète,
Dans chaque heure qui fuit, à l'humble anachorète
Redit en longs échos : *songe au dernier moment.*
Le son sous cette voûte expire lentement;
Et quand il a cessé l'ame en frémit encore.
La méditation qui, seule dès l'aurore,
Dans ces sombres parvis marche en baissant son œil,
A ce signal s'arrête, et lit sur un cercueil,
L'épitaphe à demi par les ans effacée,

Qu'un gothique écrivain dans la pierre a tracée.
O tableaux éloquens ! oh ! combien à mon cœur
Plaît ce dôme noirci d'une divine horreur,
Et le lierre embrassant ces débris de murailles,
Où croasse l'oiseau chantre des funérailles,
Les approches du soir, et ces ifs attristés,
Où glissent du soleil les dernières clartés,
Et ce buste pieux que la mousse environne,
Et la cloche d'airain à l'accent monotone,
Ce temple où chaque aurore entend de saints concerts,
Sortir d'un long silence, et monter dans les airs,
Un martyr dont l'autel a conservé les restes,
Et le gazon qui croît sur ces tombeaux modestes
Où l'heureux cénobite a passé sans remord
Du silence du cloître à celui de la mort !

Cependant sur ces murs l'obscurité s'abaisse,
Leur deuil est redoublé, leur ombre est plus épaisse,
Les hauteurs de Meudon me cachent le soleil ;
Le jour meurt, la nuit vient : le couchant moins vermeil,
Voit pâlir de ses feux la dernière étincelle.
Tout-à-coup se rallume une aurore nouvelle,
Qui monte avec lenteur sur les dômes noircis
De ce palais voisin qu'éleva Médicis; (1)
Elle en blanchit le faîte, et ma vue enchantée

(1) Le Luxembourg.

Reçoit

Reçoit par ces vitraux la lueur argentée.
L'astre touchant des nuits verse du haut des cieux,
Sur les tombes du cloître un jour mystérieux,
Et semble y réfléchir cette douce lumière,
Qui des morts bienheureux doit charmer la paupière.
Ici, je ne vois plus les horreurs du trépas,
Son aspect attendrit et n'épouvante pas.
Me trompé-je ? Ecoutons : Sous ces voûtes antiques
Parviennent jusqu'à moi d'invisibles cantiques;
Et la religion, le front voilé, descend,
Elle approche : déjà son calme attendrissant,
Jusqu'au fond de votre ame en secret s'insinue;
Entendez-vous un Dieu dont la voix inconnue
Vous dit tout bas : Mon fils, viens ici, viens à moi,
Marche au fond du désert : j'y serai près de toi.

Maintenant du milieu de cette paix profonde,
Tournez les yeux : voyez dans les routes du monde,
S'agiter les humains que travaille sans fruit,
Cet espoir obstiné du bonheur qui les fuit.
Rappelez-vous les mœurs de ces siècles sauvages,
Où sur l'Europe entière apportant les ravages,
Des Vandales obscurs, de farouches Lombards,
Des Goths se disputaient le sceptre des Césars.
La force était sans frein, le faible sans asile :
Parlez, blâmerez-vous les Benoît, les Basile,

Qui loin du siècle impie, en ces temps abhorrés,
Ouvrirent au malheur des refuges sacrés ?
Déserts de l'Orient, sables, sommets arides,
Catacombes, forêts, sauvages Thébaïdes,
Oh ! que d'infortunés votre noire épaisseur
A dérobés jadis au fer de l'oppresseur !
C'est là qu'ils se cachaient, et les chrétiens fidelles,
Que la Religion protégeait de ses ailes,
Vivant avec Dieu seul dans leurs pieux tombeaux,
Pouvaient au moins prier sans craindre les bourreaux.
Le tyran n'osait plus y chercher ses victimes.
Et que dis-je ? accablé de l'horreur de ses crimes,
Souvent dans ces lieux saints l'oppresseur désarmé,
Venait demander grace aux pieds de l'opprimé.
D'héroïques vertus habitaient l'hermitage.
Je vois dans les débris de Thèbes, de Carthage,
Au creux des souterrains, au fond des vieilles tours,
D'illustres pénitens fuir le monde et les cours.
La voix des passions se tait sous leurs cilices ;
Mais leurs austérités ne sont point sans délices :
Celui qu'ils ont cherché ne les oublîra pas ;
Dieu commande au désert de fleurir sous leurs pas.
Palmier, qui rafraîchis la plaine de Syrie,
Ils venaient reposer sous ton ombre chérie ;
Prophétique Jourdain, ils erraient sur tes bords,
Et vous, qu'un roi charmait de ses divins accords,

Cèdres du haut Liban, sur votre cime altière,
Vous portiez jusqu'au ciel leur ardente prière !
Cet antre protégeait leur paisible sommeil ;
Souvent le cri de l'aigle avança leur réveil ;
Ils chantaient l'Eternel sur le roc solitaire,
Au bruit sourd du torrent dont l'eau les désaltère,
Quand tout-à-coup un ange, en dévoilant ses traits,
Leur porte, au nom du ciel, un message de paix.
Et cependant leurs jours n'étaient point sans orages.
Cet éloquent Jérôme, honneur des premiers âges,
Voyait sous le cilice et de cendres couvert,
Les voluptés de Rome assiéger son désert.
Leurs combats exerçaient son austère sagesse.
Peut-être comme lui déplorant sa faiblesse,
Un mortel trop sensible habita ce séjour.

Hélas ! plus d'une fois les soupirs de l'amour
S'élèvent dans la nuit du fond des monastères ;
En vain le repoussant de ses regards austères,
La pénitence veille à côté d'un cercueil ;
Il entre déguisé sous les voiles du deuil ;
Au Dieu consolateur en pleurant il se donne ;
A Comminge, à Rancé, Dieu sans doute pardonne ;
A Comminge, à Rancé, qui ne doit quelques pleurs ?
Qui n'en sait les amours ? qui n'en plaint les malheurs ?
Et toi dont le nom seul trouble l'ame amoureuse,

Des bois du Paraclet vestale malheureuse,
Toi qui, sans prononcer de vulgaires sermens,
Fis connaître à l'amour de nouveaux sentimens;
Toi que l'homme sensible, abusé par lui-même,
Se plaît à retrouver dans la femme qu'il aime,
Héloïse ! à ton nom quel cœur ne s'attendrit ?
Tel qu'un autre Abeilard tout amant te chérit.
Que de fois j'ai cherché, loin d'un monde volage,
L'asile où dans Paris s'écoula ton jeune âge !
Ces vénérables tours qu'alonge vers les cieux,
La cathédrale antique où priaient nos aïeux;
Ces tours ont conservé ton amoureuse histoire.
Là tout m'en parle encor (1); là revit ta mémoire;
Là du toit de Fulbert j'ai revu les débris,
On dit même en ces lieux, par ton ombre chéris,
Qu'un long gémissement s'élève chaque année,
A l'heure où se forma ton funeste hymenée.
La jeune fille alors lit, au déclin du jour,
Cette lettre éloquente où brûle ton amour :
Son trouble est apperçu de l'amant qu'elle adore,
Et des feux que tu peins, son feu s'accroît encore.

Mais que fais-je, imprudent ? quoi ! dans ce lieu sacré
J'ose parler d'amour, et je marche entouré

---

(1) Héloïse vivait dans le cloître Notre-Dame; on y voit encore la maison de son oncle le chanoine Fulbert.

Des leçons du tombeau, des menaces suprêmes !
Ces murs, ces longs dortoirs se couvrent d'anathèmes,
De sentences de mort qu'aux yeux épouvantés
L'ange exterminateur écrit de tous côtés.
Je lis à chaque pas : *Dieu*, l'*enfer*, la *vengeance*
Par-tout est la rigueur, nulle part la clémence.
Cloître sombre ! où l'amour est proscrit par le ciel,
Où l'instinct le plus cher est le plus criminel;
Déjà, déjà ton deuil plaît moins à ma pensée.
L'imagination vers tes murs élancée,
Chercha leur saint repos, leur long recueillement;
Mais mon ame a besoin d'un plus doux sentiment.
Ces devoirs rigoureux font trembler ma faiblesse.
Toutefois quand le temps qui détrompe sans cesse,
Pour moi des passions détruira les erreurs,
Et leurs plaisirs trop courts souvent mêlés de pleurs,
Quand mon cœur nourrira quelque peine secrète,
Dans ces momens plus doux, et si chers au poëte,
Où fatigué du monde, il veut, libre du moins,
Et jouir de lui-même, et rêver sans témoins;
Alors je reviendrai, solitude tranquille,
Oublier dans ton sein les ennuis de la ville,
Et retrouver encor, sous ces lambris déserts,
Les mêmes sentimens retracés dans ces vers.

CHAPITRE III.

DES RUINES EN GÉNÉRAL.

Qu'il y en a de deux espèces.

DE l'examen des *sites* des monumens chrétiens, nous passons aux effets des *ruines* de ces monumens. Elles fournissent au cœur de majestueux souvenirs, et aux arts des compositions touchantes. Consacrons quelques pages à cette poétique des morts.

Tous les hommes ont un secret attrait pour les ruines. Ce sentiment tient à la fragilité de notre nature, et à une conformité secrète entre ces monumens détruits, et la rapidité de notre existence. Il s'y joint, en outre, une idée qui console notre petitesse, en voyant que des peuples entiers, et des hommes quelquefois si fameux, n'ont pu vivre cependant au-delà de ce peu de jours, assignés à notre propre obscurité.

Ainsi, les ruines jettent une grande moralité au milieu des scènes de la nature ; et quand elles sont placées dans un tableau, c'est en vain qu'on cherche à porter les yeux autre part, ils reviennent bientôt s'attacher sur elles. Et pourquoi les ouvrages des hommes ne passeraient-ils pas, quand le soleil qui les éclaire doit lui-même tomber de sa voûte ? Celui qui le plaça dans les cieux, est le seul souverain dont l'empire ne connaisse point de ruines.

Il y a deux sortes de ruines très-distinctes ; l'une, ouvrage du temps ; l'autre, ouvrage des hommes. Les premières n'ont rien de désagréable, parce que la nature travaille auprès des ans. Font-ils des décombres ? elle y sème des fleurs. Entr'ouvrent-ils un tombeau ? elle y place le nid d'une colombe : sans cesse occupée à reproduire, elle environne la mort des plus douces illusions de la vie.

Les secondes ruines sont plutôt des dévastations que des ruines; elles n'offrent que l'image du néant, sans une puissance réparatrice. Ouvrage du malheur, et non des années, elles ressemblent aux cheveux blancs sur la tête de la jeunesse. Les destructions des hommes sont d'ailleurs bien plus violentes et bien plus complètes que celles des âges : les seconds minent, les premiers renversent. Quand Dieu, pour des raisons qui nous sont inconnues, veut hâter les ruines du monde, il ordonne au Temps de prêter sa faulx à l'homme; et le Temps nous voit avec épouvante ravager dans un clin-d'œil, ce qu'il eût mis des siècles à détruire.

Nous nous promenions un jour derrière le palais du Luxembourg, et nous nous trouvâmes près de cette même Chartreuse que M. de Fontanes a chantée. Nous vîmes une église dont les toits étaient enfoncés, les plombs

des fenêtres arrachés, et les portes fermées avec des planches mises debout. La plupart des autres bâtimens du monastère n'existaient plus. Nous nous promenâmes long-temps au milieu des pierres tombales de marbre noir, semées çà et là sur la terre; les unes étaient totalement brisées, les autres offraient encore quelques restes d'épitaphes. Nous entrâmes dans le cloître intérieur; deux pruniers sauvages y croissaient parmi de hautes herbes et des décombres. Sur les murailles on voyait des peintures à demi effacées, représentant la vie de saint Bruno; un cadran était resté sur un des pignons de l'église; et dans le sanctuaire, au lieu de cet hymne de paix qui s'élevait jadis en l'honneur des morts, on entendait crier l'instrument du manœuvre, qui sciait des tombeaux.

Les réflexions que nous fîmes dans ce lieu, tout le monde les peut faire,

Nous en sortîmes le cœur flétri, et nous nous enfonçâmes dans le faubourg voisin, sans savoir où nous allions. La nuit approchait : comme nous passions entre deux grands murs, dans une rue déserte, tout-à-coup le son d'un orgue vient frapper notre oreille, et les paroles de ce cantique de triomphe *Laudate Dominum, omnes gentes*, sortent du fond d'une église voisine ; c'était alors l'octave du Saint-Sacrement. Nous ne saurions peindre l'émotion que nous causèrent ces chants religieux ; nous crûmes ouïr une voix du ciel, qui disait : « Chrétien sans foi, pourquoi perds-tu l'espérance ? Crois-tu donc que je change mes desseins comme les hommes ; que j'abandonne, parce que je punis? Loin d'accuser mes décrets, imite ces serviteurs fidelles qui bénissent les coups de ma main, jusque sous les débris où je les écrase. »

Nous entrâmes dans l'église, au moment où le prêtre donnait la bénédiction. Des vieillards, de pauvres femmes, des enfans étaient prosternés. Nous nous précipitâmes sur la terre, au milieu d'eux; nos larmes coulaient; nous dîmes dans le secret de notre cœur : Pardonne, ô Seigneur, si nous avons murmuré en voyant la désolation de ton temple; pardonne à notre raison ébranlée! l'homme n'est lui-même qu'un édifice tombé, qu'un débris du péché et de la mort; son amour tiède, sa foi chancelante, sa charité bornée, ses sentimens incomplets, ses pensées insuffisantes, son cœur brisé, tout chez lui n'est que ruines!

CHAPITRE IV.

EFFET PITTORESQUE DES RUINES.

Ruines de Palmire, d'Egypte, etc.

LES ruines, considérées sous les rapports pittoresques, sont d'une ordonnance plus magique dans un tableau, que le monument frais et entier. Dans les temples que les siècles n'ont point percés, les murs masquent une partie du paysage, et empêchent qu'on ne distingue les colonnades et les cintres de l'édifice ; mais quand ces temples viennent à crouler, il ne reste que des masses isolées, entre lesquelles l'œil découvre au haut et au loin les astres, les nues, les montagnes, les fleuves et les forêts. Alors, par un jeu naturel de l'optique, les horizons reculent, et les galeries suspendues en l'air, se découpent sur les fonds du ciel et de la terre. Ces beaux effets n'ont pas été inconnus

connus des anciens ; ils élevaient des cirques sans masses pleines, pour laisser un libre accès à toutes les illusions de la perspective.

Les ruines ont ensuite des accords particuliers avec leurs déserts, selon le style de leur architecture, les lieux où elles se trouvent placées, et les règnes de la nature au méridien qu'elles occupent.

Dans les pays chauds, peu favorables aux herbes et aux mousses, elles sont privées de ces graminées, qui décorent nos châteaux gothiques et nos vieilles tours; mais aussi de plus grands végétaux se marient aux plus grandes formes de leur architecture. A Palmire, le dattier fend les *têtes d'hommes et de lion*, qui soutiennent les chapiteaux du *temple du Soleil ;* le palmier remplace par sa colonne, la colonne tombée, et le pêcher, que les anciens consacraient à Harpocrate, s'élève dans la retraite du silence. On y voit

encore une espèce d'arbres, dont le feuillage échevelé et les fruits en cristaux, forment, avec les débris pendans, de beaux accords de tristesse. Une caravane, arrêtée dans ces déserts, y multiplie les effets pittoresques. Le costume oriental allie bien sa noblesse à la noblesse de ces ruines, et les chameaux semblent en accroître les dimensions, lorsque couchés entre de grands fragmens de maçonnerie, ces énormes animaux ne laissent voir que leurs têtes fauves et leurs dos bossus.

Les ruines changent de caractère en Egypte; souvent elles étalent dans un petit espace toutes les sortes d'architectures, et toutes les sortes de souvenirs. Le sphinx, et les colonnes du vieux style égyptien, s'élèvent auprès de l'élégante colonne corinthienne; un morceau d'ordre toscan s'unit à une tour arabesque. D'innombrables débris sont roulés dans le Nil, enterrés dans le sol, cachés sous l'herbe;

des champs de fèves, des rizières, des plaines de trèfles s'étendent alentour. Quelquefois des nuages, jetés en onde sur les flancs des ruines, semblent les couper en deux moitiés : le chakal, monté sur un piédestal vide, alonge son museau de loup derrière le buste d'un Pan à tête de belier, la gazelle, l'autruche, l'ibis, la gerboise, sautent parmi les décombres, tandis que la poule-sultane s'y tient immobile, comme un oiseau hiéroglyphique de granit et de porphyre.

La vallée de Tempé, les bois de l'Olympe, les côtes de l'Attique et du Péloponèse, étalent de toutes parts les ruines de la Grèce. Là, commencent à paraître les mousses, les plantes grimpantes, et les fleurs saxatiles. Une guirlande vagabonde de jasmin embrasse une Vénus antique, comme pour lui rendre sa ceinture; une barbe de mousse blanche descend du menton d'une Hébé : le pavot croît sur les

feuillets du livre de Mnémosine ; aimable symbole de la renommée passée, et de l'oubli présent de ces lieux. Les flots de l'Egée, qui viennent expirer sous de croulans portiques, Philomèle qui se plaint, Alcyon qui gémit, Cadmus qui roule ses anneaux autour d'un autel, le cygne qui fait son nid dans le sein d'une Léda; tous ces accidens, produits comme par les Graces, enchantent ces poétiques débris. On dirait qu'un souffle divin anime encore la poussière des temples d'Apollon et des Muses, et le paysage entier, baigné par la mer, ressemble à un beau tableau d'Apelle, consacré à Neptune et suspendu à ses rivages.

CHAPITRE V.

Ruines des Monumens chrétiens.

Les ruines des monumens chrétiens n'ont pas la même élégance, mais sous d'autres rapports elles peuvent sup-

porter le parallèle avec les ruines de Rome et de la Grèce. Les plus belles que l'on connaisse dans ce genre, se trouvent en Angleterre, principalement vers le Nord, au bord des lacs du Cumberland, sur les montagnes d'Ecosse, et jusque dans les Orcades. Les bas côtés du chœur, les arches pointues des fenêtres, les ouvrages ciselés des voussures, les pilastres des cloîtres, et quelques pans de la tour des cloches, sont les parties qui ont le plus résisté aux efforts du temps.

Dans les ordres grecs, les voûtes et les cintres suivent parallélement les arcs du ciel; de sorte que sur la tenture grise des nuages ou sur un paysage obscur, ils se perdent dans les fonds. Dans l'ordre gothique, les pointes contrastent par-tout avec les arrondissemens des cieux et les courbures de l'horizon. Le gothique étant de plus tout composé de *vides*, se décore plus aisément d'herbes et de fleurs,

que les *pleins* des ordres grecs. Les filets redoublés des pilastres, les dômes découpés en feuillage ou creusés en forme de cueilloir, deviennent autant de corbeilles où les vents portent, avec la poussière, les semences des végétaux. La joubarbe se cramponne dans le ciment; les mousses emballent d'inégales décombres dans leur bourre élastique; la ronce fait sortir ses cercles bruns de l'embrasure d'une fenêtre, et le lierre, se traînant le long des cloîtres septentrionaux, retombe en festons dans les arcades.

Il n'est aucune ruine d'un effet plus pittoresque que ces débris. Sous un ciel nébuleux, au milieu des vents et des tempêtes, au bord de cette mer dont Ossian a chanté les orages, leur architecture gothique a quelque chose de grand et de sombre, comme le Dieu de Sinaï, dont elle rappelle le souvenir. Assis sur un autel brisé, dans les Orcades, le voyageur s'étonne de

la tristesse de ces lieux : des mornes embrumés, des vallées où s'élève la pierre d'un tombeau, des torrens qui coulent au travers des bruyères, quelques pins rougeâtres, jetés sur la nudité d'un désert flanqué de couches de neige ; c'est tout ce qui s'offre aux regards. Le vent circule dans les ruines, et leurs innombrables jours deviennent autant de tuyaux d'où s'échappent mille plaintes ; l'orgue avait jadis moins de soupirs sous ces voûtes religieuses. De longues herbes tremblent aux ouvertures des dômes : derrière ces ouvertures, on voit fuir la nue et planer l'aigle marin. Quelquefois égaré dans sa route, un vaisseau caché sous ses toiles arrondies, comme un esprit des eaux voilé de ses ailes, sillonne le noir Océan ; sous le souffle de l'aquilon, il semble se prosterner à chaque pas, et saluer les mers qui baignent les débris du temple de Dieu.

Ils ont passé sur ces plages inconnues, ces hommes qui adoraient cette *Sagesse* qui s'est promenée sous les flots. Tantôt, dans leurs saintes solennités, ils s'avançaient lentement le long des grèves, en chantant avec le Psalmiste : *Comme elle est vaste cette mer qui étend au loin ses bras spacieux* (1) ! tantôt, assis dans la grotte de *Fingal*, près des soupiraux de l'Océan, ils croyaient entendre cette voix d'en haut, qui disait à Job : *Savez-vous qui a renfermé la mer dans des digues, lorsqu'elle se débordait en sortant comme du sein de sa mère, Quasi de vulva procedens* (2)? La nuit, quand les tempêtes de l'hiver étaient descendues, quand le monastère disparaissait dans des tourbillons d'écume, les tranquilles cénobites, retirés au

(1) Ps. 102.
(2) Job. cap. XXXVIII, v. 8.

fond de leurs cellules, s'endormaient aux murmures des orages, en s'applaudissant de s'être embarqués dans ce vaisseau du Seigneur, qui ne périra point.

Sacrés débris des monumens chrétiens, vous ne rappelez point, comme tant d'autres ruines, du sang, des injustices et des violences ! vous ne racontez qu'une histoire paisible, ou tout au plus les souffrances mystérieuses du Fils de l'Homme ! Et vous, saints hermites, qui, pour arriver à des retraites plus fortunées, vous étiez exilés sous les glaces du pôle ; vous jouissez maintenant du fruit de vos sacrifices ; et s'il est parmi les anges comme parmi les hommes, des campagnes habitées et des lieux déserts, de même que vous ensevelîtes vos vertus dans les solitudes de la terre, vous aurez sans doute choisi les solitudes célestes, pour y cacher votre bonheur !

CHAPITRE VI.

HARMONIES MORALES.

Dévotions populaires.

Nous quittons les harmonies physiques des monumens religieux et des scènes de la nature, pour entrer dans les harmonies morales du christianisme. Il faut placer au premier rang *ces dévotions populaires*, qui consistent en de certaines croyances et de certains rites pratiqués par la foule, sans être ni avoués, ni absolument proscrits par l'Eglise. Ce ne sont, en effet, que des harmonies de la religion et de la nature. Quand le peuple croit entendre la voix des morts dans les vents; quand il parle des fantômes de la nuit; quand il va en pélerinage pour le soulagement de ses maux, il est évident que ces opinions ne sont que des relations touchantes

entre quelques scènes naturelles, quelques dogmes sacrés, et la misère de nos cœurs. Il suit delà que plus un culte a de ces *dévotions populaires*, plus il est nécessairement poétique, puisque la poésie se fonde sur les mouvemens de l'ame et les accidens de la nature, rendus tout mystérieux par l'intervention des idées religieuses.

Il faudrait plaindre ceux qui, voulant tout soumettre aux règles de la raison, condamneraient avec rigueur ces croyances qui aident au peuple à supporter les chagrins de la vie, et qui lui enseignent une moralité que les meilleures lois ne lui donneront jamais. Il est bon, il est beau, quoi qu'on en dise, que toutes nos actions soient pleines de Dieu, et que nous soyons sans cesse environnés de ses miracles.

Le peuple est bien plus sage que les philosophes. Chaque fontaine, chaque croix dans un chemin, chaque soupir du vent de la nuit, porte avec lui un

prodige. Pour l'homme de foi, la nature est une constante merveille. Souffre-t-il ? il prie sa petite image, et il est soulagé. A-t-il besoin de revoir un parent, un ami ? il fait un vœu, prend le bâton et le bourdon du pélerin ; il franchit les Alpes ou les Pyrénées, visite Notre-Dame de Lorette ou Saint-Jacques en Galice ; il se prosterne, il prie le saint de lui rendre un fils (pauvre matelot, peut-être errant sur les mers), de prolonger les jours d'un père, de sauver une sage épouse. Son cœur se trouve allégé. Il part pour retourner à sa chaumière : tout chargé de coquillages, il fait retentir les hameaux du son de sa conque, et chante, dans une complainte naïve, la bonté de Marie, mère de Dieu. Chacun veut avoir quelque chose qui ait appartenu au pélerin. Que de maux guéris par un seul ruban consacré ! Le pélerin arrive aux environs de sa demeure : la première personne qui

vient au-devant de lui, c'est sa femme relevée de couches, c'est son fils retrouvé ; c'est son vieux père rajeuni.

Heureux, trois et quatre fois heureux, ceux qui croient ! Tous les jours sont d'aimables prodiges : ils ne peuvent sourire sans compter qu'ils souriront toujours ; ils ne peuvent pleurer, sans penser qu'ils touchent à la fin de leurs larmes. Non, leurs pleurs ne sont point perdus ; la religion les reçoit dans son urne, et les présente à l'Eternel.

Les pas du vrai croyant ne sont jamais solitaires ; un bon ange veille à ses cotés, il le défend contre le mauvais ange, il lui donne des conseils dans ses songes. Ce céleste ami lui est si entièrement dévoué, qu'il consent pour lui à s'exiler sur la terre. La religion console et soutient les hommes: elle est cet unique bien, cette espérance restée au fond de la boîte de Pandore.

Trouvait-on chez les anciens rien de plus admirable qu'une foule de petites pratiques usitées jadis dans notre religion ? Si l'on rencontrait au coin d'une forêt le corps d'un homme assassiné, on plantait une croix dans ce lieu, en signe de miséricorde. Cette croix demandait au Samaritain une larme pour un infortuné, et à l'habitant de la cité fidelle, une prière pour son frère. Et puis ce voyageur était peut-être un pauvre étranger, tombé loin de son pays, comme cet illustre inconnu sacrifié par la main des hommes, loin de sa patrie céleste ! Quel commerce entre nous et Dieu ! quelle élévation prodigieuse cela ne donnait-il pas à la nature humaine ! qu'il était étonnant d'oser trouver des conformités entre nos jours mortels et les éternels destins du Maître du monde !

Nous ne parlerons point de ces Jubilés substitués aux jeux séculaires, qui à de certaines époques plongent

tous les chrétiens dans la piscine du repentir, rajeunissent les consciences, et appellent les pécheurs à la grande amnistie de la religion. Nous ne dirons point non plus comment dans les calamités publiques, les grands et les petits s'en allaient pieds nus d'église en église, pour tâcher de désarmer la colère de Dieu. Le pasteur marchait à leur tête, la corde au cou ; humble victime dévouée pour le salut du troupeau.

Mais le peuple ne nourrissait point la crainte de ces fléaux terribles, quand il avait le Christ d'ébène, le laurier bénit, l'image du saint, protecteur de la famille. Que de fois on s'est prosterné devant ces reliques, pour demander des secours qu'on n'avait point obtenus des hommes !

Qui ne connaît *Notre-Dame des Bois*, cette habitante du creux de la vieille épine ou du trou moussu de la fontaine! Elle est célèbre dans tout le

hameau par ses miracles. Maintes matrones vous diront que leurs douleurs dans l'enfantement ont été moins grandes depuis qu'elles ont invoqué la *bonne Marie des Bois* Les filles qui ont perdu leurs fiancés, ont souvent, au clair de la lune, apperçu les ames de ces jeunes hommes dans ce lieu solitaire; elles ont reconnu leur voix dans les soupirs de la fontaine. Les colombes qui boivent de ses eaux, ont toujours des œufs dans leur nid, et les fleurs qui croissent sur ses bords, toujours des boutons sur leur tige Il était convenable que cette sainte des forêts fit des miracles doux comme les mousses qu'elle habite, charmans comme les eaux qui la voilent.

C'est dans les grands événemens de la vie, que les coutumes religieuses offrent aux malheureux leurs consolations. Nous avons été une fois spectateur d'un naufrage. En arrivant sur la grève, les matelots dépouillèrent leurs

vêtemens, et ne conservèrent que leurs pantalons et leurs chemises mouillées. Ils avaient fait un vœu à la Vierge pendant la tempête. Ils se rendirent en procession à une petite chapelle, dédiée à saint Thomas. Le capitaine marchait à leur tête, et le peuple suivait, en chantant avec eux l'*Ave, maris stella*. Le prêtre célébra la messe des naufragés, et les matelots suspendirent leurs habits trempés d'eau de mer, en *ex voto*, aux murs de la chapelle. La philosophie peut remplir ses pages de paroles magnifiques; mais nous doutons que les infortunés viennent jamais suspendre leurs vêtemens à son temple.

La mort, si poétique, parce qu'elle touche aux choses immortelles, si mystérieuse, à cause de son silence, devait avoir mille manières de s'annoncer pour le peuple. Tantôt un trépas se faisait prévoir par les tintemens d'une cloche lointaine; tantôt l'homme

qui devait mourir entendait frapper trois coups sur le plancher de sa chambre. Une religieuse de Saint-Benoît, prête à quitter la terre, trouvait une couronne d'épine blanche sur le seuil de sa cellule. Une mère perdait-elle un fils voyageur ? elle en était instruite à l'instant par ses songes. Ceux qui nient les pressentimens, ne connaîtront jamais les routes secrètes par où deux cœurs qui s'aiment communiquent d'un bout du monde à l'autre. Souvent le mort chéri, sortant du tombeau, se présentait à son ami, et lui recommandait de dire des prières pour le racheter des flammes, et le plonger au sein des intarissables félicités. Ai si la religion avait fait partager à l'amitié le beau privilége que Dieu a de donner une éternité de bonheur.

Des opinions d'une espèce différente, mais toujours d'un caractère religieux, inspiraient l'humanité : elles

sont si naïves, qu'elles embarrassent l'écrivain. Toucher au nid d'une hirondelle, tuer un rouge-gorge, un roitelet, un grillon, hôte du foyer champêtre, un chien devenu caduc au service de la famille, c'était une sorte d'impiété qui ne manquait point, disait-on, d'attirer après soi quelque malheur. Par un admirable respect pour la vieillesse, on croyait que les personnes âgées étaient d'un heureux augure dans une maison, et qu'un ancien domestique portait bonheur à son maître. On retrouve ici quelques traces du culte touchant des *lares*, et l'on se rappelle la fille de Laban, emportant ses Dieux paternels.

Le peuple était persuadé que nul ne commet une méchante action, sans se condamner à avoir, le reste de sa vie, d'effroyables apparitions à ses côtés. L'antiquité, plus sage que nous, se serait donné de garde de détruire ces utiles harmonies de la religion, de la

conscience et de la morale. Elle n'aurait point rejeté cette autre opinion, par laquelle il était tenu pour certain, que tout homme qui jouit d'une prospérité mal acquise, a fait un pacte avec l'Esprit de Ténèbres, et légué son ame aux enfers.

Enfin, les vents, les pluies, les soleils, les saisons, les cultures, les arts, la naissance, l'enfance, l'hymen, la vieillesse, la mort; tout avait ses saints et ses images, et jamais peuple ne fut plus environné de divinités amies, que ne l'était le peuple chrétien.

Il ne s'agit pas d'examiner rigoureusement ces croyances. Loin de rien ordonner à leur sujet, la religion servait au contraire à en prévenir l'abus, et à en corriger les excès. Il s'agit seulement de savoir si leur but est moral, si elles tendent mieux que les lois elles-mêmes à conduire la foule à la vertu. Et quel est l'homme sensé qui

puisse en douter? A force de déclamer contre la superstition, on finira par ouvrir la voie à tous les crimes. Ce qu'il y aura d'étonnant pour les sophistes, c'est qu'au milieu des maux qu'ils auront causés, ils n'auront pas même la satisfaction de voir le peuple plus incrédule. S'il cesse de soumettre son esprit à la religion, il se fera des opinions monstrueuses. Il sera saisi d'une terreur d'autant plus étrange, qu'il n'en connaîtra pas l'objet; il tremblera dans un cimetière où il aura gravé que *la mort est un sommeil éternel*, et en affectant de mépriser la puissance divine, il ira interroger la Bohémienne, et chercher, en tremblant, ses destinées dans les bigarrures d'une carte.

Il faut du merveilleux, un avenir, des espérances à l'homme, parce qu'il se sent fait pour vivre au-delà de notre univers. Les *conjurations*, la *nécromancie*, ne sont chez le peuple, que l'instinct de la religion, et une des preuves

les plus frappantes de la nécessité d'un culte. On est bien près de tout croire, quand on ne croit rien ; on a des devins, quand on n'a plus de prophètes, des sortiléges quand on renonce aux cérémonies religieuses, et l'on ouvre les antres des sorciers, quand on ferme les temples du Seigneur.

CHAPITRE VII.

Réunion des Harmonies physiques et morales.

Nous allons maintenant confondre les harmonies précédentes, et achever de représenter les effets du culte et de la morale évangélique avec nos passions tumultueuses et les scènes paisibles de la nature. Mais au lieu de donner des préceptes, nous offrirons des exemples ; l'auteur se taira pour laisser parler d'autres personnages. Nous dirons d'Atala aux lecteurs, ce que le Dante disait de ses chants : *Si mon langage vous étonne, que la nouveauté m'excuse.*

TROISIÈME PARTIE.

BEAUX-ARTS ET LITTÉRATURE.

LIVRE SIXIÈME.

Suite des Harmonies de la Religion Chrétienne avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain.

ATALA,

OU

LES AMOURS DE DEUX SAUVAGES DANS LE DÉSERT.

PROLOGUE.

LA France possédait autrefois, dans l'Amérique septentrionale, un vaste empire, qui s'étendait depuis le La-

brador jusqu'aux Florides, et depuis les rivages de l'Atlantique jusqu'aux lacs les plus reculés du haut Canada.

Quatre grands fleuves, ayant leurs sources dans les mêmes montagnes, divisaient ces régions immenses : le fleuve Saint Laurent, qui se perd à l'Est dans le golfe de son nom; la rivière de l'Ouest, qui porte ses eaux à des mers inconnues; le fleuve Bourbon qui se précipite du midi au nord dans la baie d'Hudson; et le Meschacebé (1), qui tombe, du nord au midi, dans le golfe du Mexique.

Ce dernier fleuve, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée, que les habitans des Etats-Unis appellent le nouvel Eden, et à laquelle les Français ont laissé le doux nom de Louisiane. Mille autres

(1) Vrai nom du Mississipi ou Meschassipi.

fleuves,

fleuves, tributaires du Meschacebé, le Missouri, l'Illinois, l'Akanza, l'Ohio, le Wabache, le Tenase, l'engraissent de leur limon, et la fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver, quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, les arbres déracinés s'assemblent sur toutes les sources. Bientôt les vases les cimentent, les lianes les enchaînent, et des plantes y prenant racine de toutes parts, achèvent de consolider ces débris. Chariés par les vagues écumantes, ils descendent au Meschacebé. Le vieux fleuve s'en empare, les pousse au golfe Mexicain, les échoue sur des bancs de sable, et accroît le nombre de ses embouchures. Par intervalle, il élève sa grande voix, en passant sous les monts, et répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts, et des pyramides des tombeaux indiens : c'est le Nil des déserts. Mais la grace est tou-

jours unie à la magnificence dans les scènes de la nature; et tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit sur les deux courans latéraux remonter, le long des rivages, des îles flottantes de pistia et de nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpens verts, des hérons bleus, des flammans roses, de jeunes crocodiles s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie déployant au vent ses voiles d'or, va aborder endormie, dans quelque anse retirée du fleuve.

Les deux rives du Meschacebé présentent le tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des savanes se déroulent à perte de vue; leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel, où ils s'évanouissent. On voit dans ces prairies sans bornes, errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille

buffles sauvages. Quelquefois un bison chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher parmi de hautes herbes, dans une île du Meschacebé. A son front orné de deux croissans, à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendriez pour le dieu mugissant du fleuve, qui jette un œil satisfait sur la grandeur de ses ondes, et la sauvage abondance de ses rives.

Telle est la scène sur le bord occidental; mais elle change tout-à-coup sur la rive opposée, et forme avec la première un admirable contraste. Suspendus sur le cours des eaux, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias, les coloquintes, s'entrelacent au pied de ces arbres, esca-

ladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée, en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivière, sur lesquels elles jettent des ponts de fleurs. Du sein de ces massifs, le superbe magnolia élève son cône immobile. Surmonté de ses larges roses blanches, il domine toute la forêt, et n'a d'autre rival que le palmier, qui balance légérement auprès de lui ses éventails de verdure.

Une multitude d'animaux, placés dans ces belles retraites par la main du Créateur, y répandent l'enchantement et la vie. De l'extrémité des avenues, on apperçoit des ours enivrés de raisins, qui chancellent sur les branches des ormeaux; des carriboux se baignent dans un lac, des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des

feuillages; des oiseaux moqueurs, des colombes virginiennes de la grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises; des perroquets verts à tête jaune, des piverts empourprés, des cardinaux de feu, grimpent, en circulant, au haut des cyprès; des colibris étincellent sur le jasmin des Florides, et des serpens-oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des lianes.

Si tout est silence et repos dans les savanes de l'autre côté du fleuve, tout ici, au contraire, est mouvement et murmures: des coups de bec contre le tronc des chênes, des froissemens d'animaux, qui marchent, broutent, ou broient entre leurs dents les noyaux des fruits; des bruissemens d'ondes, de faibles gémissemens, de sourds meuglemens, de doux roucoulemens, remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie.

Mais quand une brise vient à animer ces solitudes, à balancer ces corps flottans, à confondre toutes ces masses de blanc, d'azur, de vert, de rose, à réunir tous les murmures; alors il sort de tels bruits du fond des forêts, il se passe de telles choses aux yeux, que j'essaierais en vain de les décrire à ceux qui n'ont point parcouru ces champs primitifs de la nature.

Après la découverte du Meschacebé par le père Marquette et par l'infortuné La Salle, les premiers Français qui s'établirent au Biloxi, et à la Nouvelle-Orléans, firent alliance avec les Natchez, nation Indienne, dont la puissance était redoutable dans ces contrées. Des injustices particulières, la vengeance, l'amour, ensanglantèrent dans la suite la terre de l'hospitalité. Il y avait parmi ces Sauvages un vieillard nommé Chactas (1), qui,

(1) *La voix harmonieuse.*

par son âge, sa sagesse, et sa science dans les choses de la vie, était le patriarche et l'amour des déserts. Il avait, comme tous les hommes, acheté la vertu par l'infortune. Non-seulement les forêts furent remplies de ses malheurs, mais il les porta jusque sur les rivages de la France. Retenu aux galères à Marseille, par une cruelle injustice, rendu à la liberté, et présenté à la cour de Louis XIV, il avait conversé avec les grands hommes de ce siècle; il avait assisté aux fêtes de Versailles, aux tragédies de Racine, aux oraisons funèbres de Bossuet : en un mot, le Sauvage avait contemplé la société à son plus haut point de splendeur.

Depuis plusieurs années, rentré dans le sein de sa patrie, Chactas jouissait du repos. Toutefois le ciel lui vendait encore cher cette faveur; le vieillard était devenu aveugle. Une jeune fille l'accompagnait sur les cô-

teaux du Meschacebé, comme Antigone guidait les pas d'OEdipe sur le Cythéron, ou comme Malvina conduisait Ossian sur les sommets de Morven.

Malgré la persécution que Chactas avait éprouvée des Français, il les aimait. Il se souvenait toujours de Fénélon, dont il avait été l'hôte, et désirait pouvoir rendre quelque service aux compatriotes de cet homme vertueux. Il s'en présenta une occasion favorable. En 1725, un Français, nommé René, poussé par des passions et des malheurs, arriva à la Louisiane. Il remonta le Meschacebé jusqu'aux Natchez, et demanda à être reçu *guerrier* de cette nation. Chactas l'ayant interrogé, et le trouvant inébranlable dans sa résolution, l'adopta pour fils, et lui donna pour épouse une Indienne, appelée Céluta. Peu de temps après ce mariage, les Sauvages se préparèrent à la grande chasse du castor.

Chactas, quoique aveugle, est désigné par le conseil des *Sachems* (1) pour commander cette expédition, à cause du respect que les peuples du désert lui portaient. Les prières et les jeûnes commencent : les Jongleurs interprètent les songes ; on consulte les Manitous ; on fait des sacrifices de petun ; on brûle des filets de langue d'original ; on examine s'ils pétillent dans la flamme, afin de découvrir la volonté des Génies : on part enfin, après avoir mangé le chien sacré. René est de la troupe : à l'aide des contre-courans, les pirogues remontent le Meschacebé, et entrent dans le lit de l'Ohio. C'est en automne ; les magnifiques déserts du Kentucky se déploient aux yeux étonnés du jeune Français. Une nuit, à la clarté de la lune, tandis que tous les Natchez dorment au fond de leur

(1) Vieillards ou conseillers.

pirogues, que la flotte indienne, élevant ses voiles de peaux de bêtes, fuit devant une légère brise, René, demeuré seul avec Chactas, lui demande le récit de ses aventures. Le vieillard consent à le satisfaire, et assis avec lui sur la poupe de la pirogue, il commence en ces mots :

RÉCIT.

LES CHASSEURS.

« C'est une singulière destinée, mon cher fils, que celle qui nous réunit dans le désert. Je vois en toi l'homme civilisé qui s'est fait sauvage ; tu vois en moi l'homme sauvage que le hasard a civilisé. Entrés l'un et l'autre dans la carrière de la vie, par les deux bouts opposés, tu es venu te reposer à ma place, et j'ai été m'asseoir à la tienne : ainsi nous avons dû avoir des objets une vue totalement différente. Qui de toi ou de moi, a le plus gagné

ou le plus perdu à ce changement de position ? C'est ce que savent les Génies, dont le moins savant a plus de sagesse que tous les hommes ensemble.

» A la prochaine lune des fleurs (1), il y aura sept fois dix neiges, et trois neiges de plus (2), que ma mère me mit au monde, sur les bords du Meschacebé. Les Espagnols s'étaient depuis peu établis dans la baie de Pensacola, mais aucun blanc n'habitait encore la Louisiane. Je comptais à peine dix-sept chutes de feuilles, lorsque je marchai avec mon père, le guerrier Outalissi, contre les Muscogulges, nation puissante des Florides. Nous nous joignîmes aux Espagnols nos alliés, et le combat se donna sur une des branches de la Maubile. Areskoui (3) et les Manitous ne nous furent

(1) Mois de mai.
(2) Neige pour année, 73 ans.
(3) Dieu de la guerre.

pas favorables. Les ennemis triomphèrent; mon père perdit la vie dans la mêlée, et je fus blessé deux fois en le défendant. Oh ! que ne descendis-je alors dans le pays des ames (1) ! j'aurais évité les malheurs qui m'attendaient sur la terre ! Les Esprits en ordonnèrent autrement : je fus entraîné par les fuyards à Saint-Augustin.

» Dans cette ville, nouvellement bâtie par les Espagnols, je courais les risques d'être enlevé pour les mines de Mexico, lorsqu'un vieux Castillan, nommé Lopez, touché de ma jeunesse et de ma simplicité, m'offrit un asile, et me présenta à une sœur avec laquelle il vivait sans épouse.

» Ce digne couple prit pour moi les sentimens les plus tendres. On m'éleva avec beaucoup de soins; on me donna toutes sortes de maîtres. Mais après

(1) Les enfers.

avoir

avoir passé trente lunes à Saint-Augustin, je fus saisi du dégoût de la vie sociale. Je dépérissais à vue d'œil : tantôt je demeurais immobile pendant des heures, à contempler la cime des lointaines forêts ; tantôt on me trouvait assis au bord d'un fleuve, que je regardais tristement couler. Je me peignais les bois à travers lesquels cette onde avait passé, et mon ame était toute entière à la solitude.

» Ne pouvant plus résister à l'envie de retourner au désert, un matin je me présentai à Lopez, vêtu de mes habits de Sauvage, tenant d'une main mon arc et mes flèches, et de l'autre mes vêtemens européens. Je les remis à mon généreux protecteur, aux pieds duquel je tombai, en versant des torrens de larmes. Je me donnai des noms odieux, je m'accusai d'ingratitude. « Mais enfin, lui dis-je, ô mon père, tu le vois toi-même; je meurs, si je ne reprends la vie errante de l'Indien. »

» Lopez, frappé d'étonnement, voulut me détourner de mon dessein. Il me représenta les dangers que j'allais courir, en m'exposant à tomber de nouveau entre les mains des Muscogulges. Mais voyant que j'étais résolu à tout entreprendre, fondant en pleurs, et me serrant dans ses bras : « Va, s'écria-t-il, enfant de la nature ! reprends cette indépendance de l'homme, que Lopez ne te veut point ravir. Si j'étais plus jeune moi-même, je t'accompagnerais au désert (où j'ai aussi de doux souvenirs !) et je te remettrais dans les bras de ta mère. Quand tu seras dans tes forêts, songe quelquefois à ce vieil Espagnol, qui te donna l'hospitalité, et rappelle-toi, pour te porter à l'amour de tes semblables, que la première expérience que tu as faite du cœur humain, a été toute en sa faveur. » Lopez finit par une prière au Dieu des chrétiens, dont j'avais refusé d'embrasser le culte,

et nous nous quittâmes avec des sanglots.

» Je ne tardai pas à être puni de mon ingratitude. Mon inexpérience m'égara dans les bois, et je fus pris par un parti de Muscogulges et de Siminoles, comme Lopez me l'avait prédit. Je fus reconnu pour Natché, à mon vêtement et aux plumes qui ornaient ma tête. On m'enchaîna, mais légérement, à cause de ma jeunesse. Simaghan, le chef de la troupe, voulut savoir mon nom, je répondis : « Je m'appelle Chactas, fils d'Outalissi, fils de Miscou, qui ont enlevé plus de cent chevelures aux héros Muscogulges. » — Simaghan me dit : « Chactas, fils d'Outalissi, fils de Miscou, réjouis-toi; tu seras brûlé au grand village. » — Je repartis : « Voilà qui va bien; » et j'entonnai ma chanson de mort.

» Tout prisonnier que j'étais, je ne pouvais, durant les premiers jours,

m'empêcher d'admirer mes ennemis. Le Muscogulge, et sur-tout son allié le Siminole, respire la gaieté, l'amour, le contentement. Sa démarche est légère, son abord ouvert et serein. Il parle beaucoup et avec volubilité, son langage est harmonieux et facile. L'âge même ne peut ravir aux anciens cette simplicité joyeuse; comme les vieux oiseaux du désert, ils mêlent encore leurs vieilles chansons aux airs nouveaux de leur jeune postérité.

» Les femmes qui accompagnaient la troupe, témoignaient pour ma jeunesse une pitié tendre, et une curiosité aimable. Elles me questionnaient sur ma mère, sur les premiers jours de ma vie; elles voulaient savoir si l'on suspendait mon berceau de mousse aux branches fleuries des érables, si les brises m'y balançaient, auprès du nid des petits oiseaux. C'était ensuite mille autres questions sur l'état de mon

cœur : elles me demandaient si j'avais vu une biche blanche dans mes songes, et si les arbres de la vallée secrète, m'avaient conseillé d'aimer. Je répondais avec naïveté aux mères, aux filles, et aux épouses des hommes. Je leur disais : « Vous êtes les graces du jour, et la nuit vous aime comme la rosée. L'homme sort de votre sein pour se suspendre à votre mamelle, et à votre bouche; vous savez des paroles magiques, qui endorment toutes les douleurs. Voilà ce que m'a dit celle qui m'a mis au monde, et qui ne me reverra plus ! Elle m'a dit encore que les vierges étaient des fleurs mystérieuses qu'on trouve dans les lieux solitaires.

» Ces louanges faisaient beaucoup de plaisir aux femmes : elles me comblaient de toutes sortes de dons ; elles m'apportaient de la crême de noix, du suc d'érable, de la saganité (1), des

(1) Sorte de pâte de maïs.

jambons d'ours, des peaux de castor, des coquillages pour me parer, et des mousses pour ma couche. Elles chantaient, elles riaient avec moi, et puis elles se prenaient à verser des larmes, en songeant que je serais brûlé.

» Une nuit, j'étais assis auprès du bûcher de la forêt, avec le guerrier commis à ma garde. Tout-à-coup j'entendis le murmure d'un vêtement sur l'herbe, et une femme à demi voilée vint s'asseoir à mes côtés. Des pleurs roulaient sous sa paupière, et un petit crucifix d'or brillait à la lueur du feu, sur son sein. Elle était régulièrement belle, et l'on remarquait sur son visage je ne sais quoi de vertueux et de passionné, dont l'attrait était irrésistible. Elle joignait à cela des graces plus tendres : une extrême sensibilité, unie à une mélancolie profonde, respirait dans ses regards; son sourire était céleste.

» Je crus que c'était la *vierge des dernières amours*, cette vierge qu'on envoie au prisonnier de guerre, pour enchanter sa tombe. Dans cette persuasion, je lui dis en balbutiant, et avec un trouble qui pourtant ne venait pas de la crainte du bûcher : « Vierge ! vous êtes digne des premières amours, et vous n'êtes pas faite pour les dernières. Les mouvemens d'un cœur qui va bientôt cesser de battre, répondraient mal aux mouvemens du vôtre. Comment mêler la mort et la vie ? Vous me feriez trop regretter le jour. Qu'un autre soit plus heureux que moi, et que de longs embrassemens unissent la liane et le chêne ! »

» La jeune fille me dit alors : « Je ne suis point la vierge des dernières amours. Es-tu chrétien ? » — Je répondis que je n'avais point trahi les Génies de ma cabane. A ces mots, l'Indienne fit un mouvement involontaire. Elle me dit : « Je te plains de

n'être qu'un méchant idolâtre ! Ma mère m'a fait chrétienne; je me nomme Atala, fille de Simaghan aux bracelets d'or, et chef des guerriers de cette troupe. Nous nous rendons à Apalachucla où tu seras brûlé. » — En prononçant ces mots, Atala se lève et s'éloigne. »

ICI Chactas fut contraint d'interrompre son récit; les souvenirs se pressèrent en foule dans son ame, et deux sources de larmes coulèrent de ses yeux éteints, le long de ses joues flétries : telles deux fontaines cachées dans la profonde nuit de la terre, se décèlent par les eaux qu'elles laissent filtrer entre les rochers.

« O mon fils, reprit-il enfin, tu vois que Chactas est bien peu sage, malgré sa renommée de sagesse. Hélas! mon cher enfant, les hommes ne peuvent déjà plus voir, qu'ils peuvent

encore pleurer ! Plusieurs jours s'écoulèrent, et la fille du Sachem revenait chaque soir me parler auprès du bûcher. Le sommeil avait fui de mes yeux, et Atala était dans mon cœur, comme le souvenir de la couche de mes pères.

» Le dix-septième jour de marche, vers le temps où l'éphémère sort des eaux, nous entrâmes sur la grande savane Alachua. Elle est environnée de côteaux, qui, fuyant les uns derrière les autres, portent, en s'élevant jusqu'aux nues, des forêts étagées de copalmes, de citroniers, de magnolias et de chênes verts. Le chef poussa le cri d'arrivée, et la troupe campa au pied des collines. On me relégua à quelque distance, au bord d'un de ces *Puits naturels*, si fameux dans les Florides. J'étais attaché au pied d'un arbre, et un guerrier veillait impatiemment auprès de moi. J'avais à peine passé quelques instans dans ce

lieu, qu'Atala parut sous les liquidambars de la fontaine. « Chasseur, dit-elle au héros Muscogulge, si tu veux poursuivre le chevreuil, je garderai le prisonnier. » Le guerrier bondit de joie à cette parole de la fille du chef, s'élance du sommet de la colline, et alonge ses pas dans la plaine.

» Etrange contradiction du cœur de l'homme ! Moi qui avais tant désiré de dire les choses du mystère à celle que j'aimais déjà comme le soleil; maintenant interdit et confus, je crois que j'eusse préféré d'être jeté aux crocodiles de la fontaine, à me trouver seul ainsi avec Atala. La fille du désert était aussi troublée que son prisonnier : nous gardions un profond silence; les Génies de l'amour avaient dérobé nos paroles. Enfin, Atala, faisant un effort, dit ceci : « Guerrier, vous êtes retenu bien faiblement; vous pouvez aisément vous échapper. » A ces mots, la hardiesse revint sur ma

langue ; je répondis : « Faiblement retenu, ô femme ! ... » Je ne sus comment achever. Atala hésita quelques momens, puis elle dit : « Sauvez-vous. » — Et elle me détacha du tronc de l'arbre. Je saisis la corde ; je la remis dans la main de la fille étrangère, en forçant ses beaux doigts à se fermer sur ma chaîne. « Reprenez-la ! reprenez-la ! m'écriai-je. » — Vous êtes un insensé, dit Atala d'une voix émue ; malheureux ! ne sais-tu pas que tu seras brûlé ? Que prétends-tu ? Songes-tu bien que je suis la fille d'un redoutable Sachem ? » — « Il fut un temps, répliquai-je avec des larmes, que j'étais aussi porté dans une peau de castor, aux épaules d'une mère. Mon père avait aussi une belle hutte, et ses chevreuils buvaient les eaux de mille torrens ; mais j'erre maintenant sans patrie. Quand je ne serai plus, aucun ami ne mettra un peu d'herbe sur mon corps, pour le garantir des

mouches : le corps d'un étranger malheureux n'intéresse personne.

» Ces mots attendrirent Atala. Ses larmes tombèrent dans la fontaine. — « Ah ! repris-je avec vivacité, si votre cœur parlait comme le mien ! Le désert n'est-il pas libre ? les forêts n'ont-elles point des replis où nous cacher ? Faut-il donc, pour être heureux, tant de choses aux enfans des cabanes ? O fille plus belle que le premier songe de l'époux ! ô ma bien-aimée ! ose suivre mes pas dans la solitude. » Telles furent mes paroles. Atala me répondit d'une voix tendre : « Mon jeune ami, vous avez appris le langage des blancs, il est aisé de tromper une Indienne. » — « Quoi ! m'écriai-je, vous m'appelez votre jeune ami ! Ah ! si un pauvre esclave. . . » — « Eh bien ! dit-elle, en se penchant sur moi, un pauvre esclave » . . — Je repris avec ardeur : « Qu'un baiser l'assure de ta foi ! »

— Atala

— Atala écouta ma prière : comme un faon semble pendre aux fleurs de lianes roses, qu'il saisit de sa langue délicate dans l'escarpement de la montagne, ainsi je restai suspendu aux lèvres de ma bien-aimée.

» Hélas ! mon cher fils, la douleur touche de près au plaisir. Qui eût pu croire que le moment où Atala me donnait le premier gage de son amour, serait celui-là même où elle détruirait mes espérances ? Cheveux blancs du vieux Chactas, quel fut votre étonnement, lorsque la fille du désert prononça ces paroles ! « Beau prisonnier, j'ai follement cédé à ton désir ; mais où nous conduira cette passion ? ma religion me sépare de toi pour toujours.... O ma mère ! qu'as-tu fait ? »... Atala se tut tout-à-coup, et retint je ne sais quel fatal secret près d'échapper à ses lèvres. Ses paroles me plongèrent dans le désespoir. « Eh bien ! m'écriai-je, je serai aussi cruel que

vous ; je ne fuirai point. Vous me verrez dans le cadre de feu ; vous entendrez les gémissemens de ma chair, et vous serez pleine de joie. » — Atala saisit mes mains entre les deux siennes. « Pauvre jeune idolâtre, s'écria-t-elle, tu me fais réellement pitié ! tu veux donc que je pleure tout mon cœur ? Quel dommage que je ne puisse fuir avec toi ! Malheureux a été le ventre de ta mère, ô Atala ! Que ne te jettes-tu au crocodile de la fontaine ! »

» Dans ce moment même, les crocodiles, aux approches du coucher du soleil, commençaient à faire entendre leurs rugissemens. Atala me dit : « Quittons cette grotte noire. » J'entraînai la fille de Simaghan aux pieds des côteaux, qui formaient des golfes de verdure, en avançant leurs promontoires dans la savane. Tout était calme, superbe et mélancolique au désert. La cigogne criait sur son nid, les bois retentissaient du chant mono-

tone des cailles, du sifflement des perruches, du mugissement des bisons, et du hennissement des cavales siminoles.

» Notre promenade fut presque muette : je marchais à côté d'Atala ; elle tenait le bout de la corde, que je l'avais forcée de reprendre. Quelquefois nous versions des pleurs; quelquefois nous essayions de sourire ; un regard, tantôt levé vers le ciel, tantôt attaché à la terre; une oreille attentive au chant de l'oiseau, un geste vers le soleil couchant, une main tendrement serrée, un sein tour à tour palpitant, tour à tour tranquille ; les noms de Chactas et d'Atala, doucement répétés par intervalles... Oh ! première promenade de l'amour, il faut que votre souvenir soit bien puissant, puisqu'après tant d'années d'infortune, vous remuez encore le cœur du vieux Chactas !

» Qu'ils sont incompréhensibles les mortels agités par les passions ! Je

venais d'abandonner le généreux Lopez, et de m'exposer à tous les dangers pour être libre; dans un instant le regard d'une femme avait changé mes goûts, mes résolutions, mes pensées. Oubliant mon pays, ma mère, ma cabane, et la mort affreuse qui m'attendait, j'étais devenu indifférent à tout ce qui n'était pas Atala. Sans force pour m'élever à la raison de l'homme, j'étais retombé tout-à-coup dans une espèce d'enfance; et loin de pouvoir rien faire pour me soustraire aux maux qui m'attendaient, j'aurais eu presque besoin qu'on s'occupât de mon sommeil et de ma nourriture.

» Ce fut donc vainement qu'après nos courses dans la savane, Atala, se jetant à mes genoux, m'invita de nouveau à la quitter. Je lui protestai que je retournerais seul au camp, si elle refusait de me rattacher au pied de mon arbre. Elle fut obligée de me satisfaire, espérant me convaincre une autre fois.

» Le lendemain de cette journée, qui décida du destin de ma vie, notre troupe s'arrêta dans une vallée, non loin de Cuscowilla, capitale des Siminoles. Ces Indiens, unis aux Muscogulges, forment avec eux la confédération des Creeks. La fille du pays des palmiers vint me trouver au milieu de la nuit. Elle me conduisit dans une grande forêt de pins, et renouvela ses prières pour m'engager à la fuite. Sans lui répondre, je pris sa main dans ma main, et je forçai cette biche altérée d'errer avec moi dans toute la forêt. La nuit était délicieuse. Le Génie des airs secouait sa chevelure bleue, embaumée de la senteur des pins, et l'on respirait la faible odeur d'ambre, qu'exhalaient les crocodiles couchés sous les tamarins des fleuves. La lune brillait au milieu d'un azur sans tache, et sa lumière gris de perle, descendait sur la cime indéterminée des forêts. Aucun bruit ne se faisait entendre, hors je ne

sais quelle harmonie lointaine, qui régnait dans la profondeur des bois : on eût dit que l'Ame de la solitude soupirait dans toute l'étendue du désert.

» Nous apperçumes à travers les arbres un jeune homme, qui, tenant à la main un flambeau, ressemblait au Génie du printemps, parcourant les forêts, pour ranimer la nature. C'était un amant qui allait s'instruire de son sort à la cabane de sa maîtresse. Si la vierge étaignait le flambeau, elle acceptait les vœux offerts ; si elle se voilait sans l'éteindre, elle rejetait un époux. Le guerrier, en se glissant dans les ombres, chantait à demi-voix ces paroles :

« Je devancerai les pas du jour sur le sommet des montagnes, pour chercher ma colombe solitaire parmi les chênes de la forêt. »

» J'ai attaché à son cou un collier de porcelaines (1); on y voit trois grains rouges pour mon amour, trois violets pour mes craintes, trois bleus pour mes espérances. »

» Mila a les yeux d'une hermine et la chevelure légère d'un champ de riz : sa bouche est un coquillage rose, garni de perles; ses deux seins sont comme deux petits chevreaux sans tache, nés au même jour d'une seule mère. »

» Puisse Mila éteindre ce flambeau ! Puisse sa bouche verser sur lui une ombre voluptueuse ! Je fertiliserai son sein. L'espoir de la patrie pendra à sa mamelle féconde, et je fumerai mon calumet de paix sur le berceau de mon fils ! »

---

(1) Sorte de coquillage.

» Ah ! laissez-moi devancer les pas du jour sur le sommet des montagnes, pour chercher ma colombe solitaire parmi les chênes de la forêt ! »

« Ainsi chantait ce jeune homme, dont les accens portèrent le trouble jusqu'au fond de mon ame, et firent changer de visage à Atala : nos mains unies frémirent l'une dans l'autre. Mais nous fûmes distraits de cette scène, par une scène non moins dangereuse pour nous. Nous passâmes auprès du tombeau d'un enfant, qui servait de limite à deux nations. On l'avait placé au bord du chemin public, selon l'usage, afin que les jeunes femmes, en allant à la fontaine, pussent attirer dans leur sein l'ame de l'innocente créature, et la rendre à la patrie. On y voyait dans ce moment des épouses nouvelles, qui désirant les douceurs de la maternité, cherchaient, en entr'ouvrant leurs lèvres,

à recueillir l'ame du petit enfant, qu'elles croyaient voir errer sur les fleurs. Elles firent place à la véritable mère, qui déposa une gerbe de maïs et des fleurs de lis blancs sur la tombe. Elle arrosa la terre de son lait ; ensuite s'asseyant sur le gazon humide, elle parla à son enfant d'une voix attendrie ; elle disait :

« Pourquoi te pleurais-je dans ton berceau de terre, ô mon nouveau-né ! Quand le petit oiseau devient grand, il faut qu'il cherche sa nourriture, et il trouve dans le désert bien des graines amères. Du moins tu as ignoré les pleurs ; du moins ton cœur n'a point été exposé au souffle dévorant des hommes. Le bouton qui sèche dans son enveloppe, passe avec tous ses parfums, comme toi, ô mon fils ! avec toute ton innocence. Heureux ceux qui meurent au berceau ! ils n'ont connu que les baisers et les souris d'une mère. »

» Déjà subjugués par notre propre cœur, nous fûmes accablés par ces images d'amour et de maternité, qui semblaient nous poursuivre dans ces solitudes enchantées. J'emportai Atala dans mes bras dans la profondeur des forêts, et je lui dis des choses, que je chercherais en vain à présent sur mes lèvres. Le vent du midi, mon cher fils, perd sa chaleur en passant sur des vallées de glaces; les souvenirs de l'amour dans le cœur d'un vieillard, sont comme les feux de l'astre du jour réfléchis par l'orbe paisible de la lune, lorsque le soleil est couché, et que le silence plane sur les huttes des Sauvages.

» Qui pouvait sauver Atala ? qui pouvait l'empêcher de succomber à la nature ? Rien qu'un miracle, sans doute, et ce miracle fut fait. La fille de Simaghan eut recours au Dieu des chrétiens : elle se précipita sur la terre, et prononça une fervente orai-

son, adressée à sa mère, et à la reine des vierges. C'est de ce moment, ô René! que j'ai conçu une merveilleuse idée de cette religion, qui dans les forêts, au milieu de toutes les privations de la vie, peut remplir de mille dons deux infortunés; de cette religion, qui opposant sa puissance au torrent déchaîné des passions, suffit seule pour les vaincre, lorsque tout les favorise, et le secret des bois, et l'absence des hommes, et la fidélité des ombres. Ah! qu'elle me parut divine, la simple Sauvage, l'ignorante Atala, qui, à genoux devant un vieux pin tombé, comme au pied d'un autel, offrait à son Dieu, ses vœux pour un amant idolâtre! Ses yeux levés vers l'astre de la nuit, ses joues brillantes des pleurs de la religion et de l'amour, étaient d'une beauté immortelle. Plusieurs fois il me sembla qu'elle allait prendre son vol vers les cieux; plusieurs fois je crus voir descendre sur

les rayons de la lune, et entendre dans les branches des arbres, ces génies que le Dieu des chrétiens envoie aux hermites des rochers, lorsqu'il se dispose à les rappeler à lui : j'en fus affligé, car je craignis qu'Atala ne restât pas long-temps sur la terre.

» Cependant elle versa tant de larmes, elle se montra si malheureuse, que j'allais peut-être consentir à m'éloigner, lorsque le cri de mort retentit dans la forêt. Nous avions été découverts : quatre hommes armés se précipitent sur moi ; le chef de guerre avait donné l'ordre de nous poursuivre.

» Atala, qui ressemblait à une reine pour l'orgueil de la démarche, dédaigna de parler à ces guerriers. Elle leur lança un regard superbe, et se rendit auprès de Simaghan.

» Elle ne put rien obtenir. On redoubla mes gardes, on multiplia mes chaînes, on écarta mon amante. Cinq nuits

nuits s'écoulent, et nous appercevons Apalachucla, située au bord de la rivière Chata-Uche. Aussitôt on me couronne de fleurs, on me peint le visage d'azur et de vermillon, on m'attache des perles au nez et aux oreilles, et l'on me met à la main une chichikoué. (1)

» Ainsi paré pour le sacrifice, j'entre dans Apalachucla, aux cris répétés de la foule. C'en était fait de ma vie, quand tout-à-coup le bruit d'une conque se fait entendre, et le Mico, ou chef de la nation, ordonne de s'assembler.

» Tu connais, mon fils, les tourmens que les Sauvages font subir aux prisonniers de guerre. Les missionnaires chrétiens, au péril de leurs jours, et avec une charité infatigable, étaient parvenus, chez plusieurs nations, à faire substituer un esclavage

(1) Instrument de musique des Sauvages.

assez doux, aux horreurs du bûcher. Les Muscogulges n'avaient point encore adopté cette coutume; mais un parti nombreux s'était déclaré en sa faveur. C'était pour prononcer sur cette importante affaire, que le Mico convoquait les Sachems : on me conduit au lieu des délibérations.

» Non loin d'Apalachucla, s'élevait sur un tertre isolé, le pavillon du conseil. Trois cercles de colonnes formaient l'élégante architecture de cette rotonde. Les colonnes étaient de cyprès poli et sculpté : elles augmentaient en hauteur et en épaisseur, et diminuaient en nombre, à mesure qu'elles se rapprochaient du centre, marqué par un pilier unique. Du sommet de ce pilier partaient des bandes d'écorce, qui passant sur le sommet des autres colonnes, couvraient le pavillon, en forme d'éventail à jour.

» Le conseil s'assemble. Cinquante

vieillards, en manteau de castor, se rangent sur des espèces de gradins, faisant face à la porte du pavillon : le grand chef est assis au milieu d'eux, tenant à la main le calumet de paix à demi coloré pour la guerre. A la droite des vieillards, se placent cinquante femmes, couvertes d'une robe de plumes de cygnes. Les chefs de guerre, le tomahawk à la main, le pennache en tête, les bras et la poitrine teints de sang, prennent la gauche.

» Au pied de la colonne centrale, brûle le feu du conseil. Le premier jongleur, environné de huit gardiens du temple, vêtu de longs habits, portant un hibou empaillé sur la tête, verse du baume de copalme sur la flamme, et offre un sacrifice au soleil. Ce triple rang de vieillards, de matrones, de guerriers; ces prêtres, ces nuages d'encens, ce sacrifice, tout sert à donner à ce conseil sauvage un appareil imposant.

» J'étais debout, enchaîné, au milieu de l'assemblée. Le sacrifice achevé, le Mico prend la parole, et expose avec simplicité l'affaire qui rassemble le conseil. Il jette un collier bleu dans la salle, en témoignage de ce qu'il vient de dire.

» Alors un Sachem de la tribu de l'aigle, se lève, et parle ainsi :

« Mon père le Mico, Sachems, matrones, guerriers des quatre tribus de l'aigle, du castor, du serpent et de la tortue, ne changeons rien aux mœurs de nos aïeux; brûlons le prisonnier, et n'amollissons point nos courages. C'est une coutume des blancs qu'on vous propose, elle ne peut être que pernicieuse. Donnez un collier rouge, qui contienne mes paroles.

» J'ai dit. »

« Et il jette un collier rouge dans l'assemblée.

» Une matrone se lève, et dit :

« Mon père l'aigle, vous avez l'esprit d'un renard, et la prudente lenteur d'une tortue. Je veux éclaircir avec vous la chaîne d'amitié, et nous planterons ensemble l'arbre de paix. Mais changeons les coutumes de nos aïeux, en ce qu'elles ont de funeste. Ayons des esclaves qui cultivent nos champs, et n'entendons plus les cris du prisonnier, qui troublent le sein des mères.

» J'ai dit. »

» Comme on voit les flots de la mer se briser pendant un orage, comme en automne les feuilles séchées sont enlevées par un tourbillon, comme les roseaux du Meschacebé plient et se relèvent dans une inondation subite, comme un grand troupeau de cerfs brame au fond d'une forêt; ainsi s'agitait et murmurait le conseil. Des Sachems, des guerriers, des matrones parlent tour à tour ou tous ensemble. Les intérêts se choquent, les opinions

se divisent, le conseil va se dissoudre; mais enfin l'usage antique l'emporte, je suis condamné au bûcher.

» Une circonstance vint retarder mon supplice; la *féte des morts*, ou *le festin des ames* approchait. Il est d'usage de ne faire mourir aucun captif pendant les jours consacrés à cette grande cérémonie. On me confia à une garde sévère, et sans doute les Sachems éloignèrent la fille de Simaghan, car je ne la revis plus.

» Cependant les nations de plus de trois cents lieues à la ronde, arrivaient en foule pour célébrer le festin des ames. On avait bâti une longue hutte sur un site écarté. Au jour marqué, chaque cabane exhuma les restes de ses pères de leurs tombeaux particuliers, et l'on suspendit tous ces squelettes, par ordre et par famille, aux parois des murs de la *salle commune des aïeux*. Les vents (il s'était élevé une tempête), les vents, les

forêts, les cataractes mugissaient au dehors, tandis que les vieillards des diverses nations concluaient entr'eux des traités de commerce, de paix et d'alliance sur les os de leurs pères.

» On célèbre les jeux funèbres, la course, la balle, les osselets. Deux vierges cherchent à s'arracher une baguette de saule. Les boutons de leurs seins viennent se toucher, leurs bouches se rencontrent, leurs mains voltigent sur la baguette, qu'elles élèvent au-dessus de leurs têtes. Leurs beaux pieds nus s'entrelacent, leurs douces haleines se confondent ; elles se penchent, et mêlent leur chevelure; elles regardent leurs mères, rougissent, on applaudit (1). Le jongleur invoque Michabou, génie des eaux. Il raconte les guerres du grand Lièvre contre

(1) La rougeur est sensible chez les jeunes Sauvages.

Matchimanitou, dieu du mal. Il dit le premier homme, et la belle Atahensic la première de toutes les femmes, précipités du ciel pour avoir perdu l'innocence; la terre rougie du sang fraternel; Jouskeka, l'impie, immolant le juste Tahouistsaron; le déluge descendant à la voix du grand Esprit, Massou sauvé seul dans son canot d'écorce, et le corbeau envoyé à la découverte de la terre. Il dit encore la belle Endaé, retirée de la contrée des ames par les douces chansons de son époux.

» Après ces jeux et ces cantiques, on se prépare à donner aux aïeux une éternelle sépulture.

» Sur les bords de la rivière Chata-Uche se voyait un figuier sauvage, que le culte des peuples avait consacré. Les vierges avaient accoutumé de laver leurs robes d'écorce dans ce lieu, et de les exposer au souffle du désert, sur les rameaux de l'arbre antique: c'était là qu'on avait creusé un im-

mense tombeau. On part de la salle commune des aïeux, en chantant l'hymne à la mort. Chaque famille porte quelque débris. On arrive à la tombe. On y descend les reliques ; on les y étend par couche, en les séparant avec des peaux d'ours et de castors. Le mont du tombeau s'élève, et l'on y plante l'*arbre des pleurs et du sommeil.*

» Plaignons les hommes, mon cher fils! Ces mêmes Indiens, dont les coutumes sont si touchantes ; ces mêmes femmes, qui m'avaient témoigné un intérêt si tendre, demandaient maintenant mon supplice à grands cris, et des nations entières retardaient leur départ, pour avoir le plaisir de voir un malheureux jeune homme souffrir des tourmens épouvantables.

» Dans une vallée au nord, à quelque distance du grand village, s'élevait un bois sombre de cyprès et de sapins, appelé le *bois du sang*. On y arrivait

par les ruines d'un de ces monumens, dont on ignore l'origine, et qui sont l'ouvrage d'un peuple maintenant inconnu. Au centre de ce bois s'étendait une arène, où l'on sacrifiait les prisonniers de guerre. On m'y conduit en triomphe : tout se prépare pour ma mort. On plante le poteau d'Areskoui ; les pins, les ormes, les cyprès tombent sous la cognée ; le bûcher s'élève ; les spectateurs bâtissent des amphithéâtres avec des branches et des troncs d'arbres. Chacun invente un supplice ; l'un se propose de m'arracher la peau du crâne, l'autre de me brûler les yeux avec des haches ardentes. Je commence ma chanson de mort :

« Je ne crains point les tourmens, je suis brave, ô Muscogulges, je vous défie ! je vous méprise plus que des femmes. Mon père Outalissi, fils de Miscou, a bu dans le crâne de vos plus fameux guerriers ; vous n'arracherez pas un soupir de mon cœur. »

« Provoqué par ma chanson, un guerrier me perça le bras d'une flèche; je dis : « Frère, je te remercie. »

« Malgré l'activité des bourreaux, les préparatifs du supplice ne purent être achevés avant le coucher du soleil. On consulta le jongleur, qui défendit de troubler les génies des ombres, et ma mort fut encore suspendue jusqu'au lendemain. Mais dans l'impatience de jouir du spectacle, et pour être plutôt prêts au lever de l'aurore, les peuples ne quittèrent point le *bois du sang ;* ils allumèrent de grands feux, et commencèrent des festins et des danses.

» Cependant on m'avait étendu sur le dos. Des cordes partant de mon cou, de mes pieds, de mes bras, allaient s'attacher à des piquets enfoncés en terre. Des guerriers étaient couchés sur ces cordes, et je ne pouvais faire un mouvement, sans qu'ils en fussent avertis. La nuit avance; les chants

et les danses cessent par degrés ; les feux ne jettent plus que des lueurs rougeâtres, devant lesquelles on voit encore passer les ombres de quelques Sauvages errans ; tout s'endort : à mesure que le bruit des hommes s'affaiblit, celui du désert augmente, et au tumulte des voix, succèdent les plaintes du vent dans la forêt.

» C'était l'heure où une jeune Indienne qui ne vient que d'être mère, se réveille en sursaut au milieu de la nuit ; car elle a cru entendre les cris de son premier-né, qui lui demande la douce nourriture. Les yeux attachés au ciel, où le croissant de la lune errait dans les nuages, je réfléchissais sur ma destinée : Atala me semblait un monstre d'ingratitude. Moi qui m'étais dévoué aux flammes, plutôt que de la quitter!.... m'abandonner au moment du supplice!.... Et pourtant je sentais que je l'aimais toujours, et que je mourrais avec joie pour elle.

» Il

» Il est dans les extrêmes plaisirs, un aiguillon qui nous éveille, comme pour nous avertir de profiter de ce moment rapide ; dans les grandes douleurs, au contraire, il y a je ne sais quoi de pesant, qui nous endort ; des yeux fatigués par les larmes, cherchent naturellement à se fermer : la bonté de la Providence se fait ainsi remarquer, jusque dans nos infortunes. Je cédai, malgré moi, à ce lourd sommeil que goûtent quelquefois les misérables. Je rêvais qu'on m'ôtait mes chaînes ; je croyais sentir ce soulagement qu'on éprouve, lorsqu'après avoir été fortement pressé, une main secourable relâche nos fers.

» Cette sensation devint si vive, qu'elle me fit soulever les paupières. A la clarté de la lune, dont un rayon s'échappait entre deux nuages, j'entrevois une grande figure blanche penchée sur moi, et occupée à dénouer mes liens. J'allais pousser un cri,

lorsqu'une main, que je reconnus à l'instant, me ferma la bouche. Une seule corde restait, mais il paraissait impossible de la rompre, sans toucher un guerrier qui la couvrait toute entière de son corps. Atala y porte la main : le guerrier s'éveille à demi, et se dresse sur son séant. Atala reste immobile, et le regarde. L'Indien croit voir l'Esprit des ruines ; il se recouche, en fermant les yeux, et en invoquant son Manitou : le lien est brisé. Je me lève, je suis ma libératrice, qui me tend le bout d'un arc. Mais que de dangers nous environnent ! Tantôt nous sommes près de heurter des Sauvages endormis dans l'ombre ; tantôt une garde nous interroge, et Atala répond en changeant sa voix. Des enfans poussent des cris, des dogues aboient sur notre passage. A peine sommes-nous sortis de l'enceinte funeste, que des hurlemens ébranlent

la forêt. Le camp se réveille, mille feux s'allument, on voit courir de tous côtés des Sauvages avec des flambeaux : nous précipitons notre course.

» Quand l'aurore se leva sur les Apalaches, nous étions déjà loin. Grand Esprit ! vous le savez, quelle fut ma félicité, lorsque je me retrouvai encore une fois dans la solitude avec Atala, avec Atala ma libératrice, avec Atala qui se donnait à moi pour toujours! Les paroles manquèrent à ma langue, je tombai à genoux, et je dis à la fille de Simaghan : « Les hommes sont bien peu de chose ; mais quand les génies les visitent, alors ils ne sont rien du tout. Vous êtes un génie, vous m'avez visité, et je ne puis parler devant vous. » — Atala me tendit la main avec un sourire mélancolique : « Il faut bien, dit-elle, que je vous suive, puisque vous ne voulez pas fuir sans moi. Cette nuit, j'ai séduit le jongleur par des présens, j'ai enivré vos bourreaux avec de

l'essence de feu (1), et j'ai dû hasarder ma vie pour vous, puisque vous aviez donné la vôtre pour moi. Oui, jeune idolâtre, ajouta-t-elle avec un accent qui m'effraya, le sacrifice sera réciproque. »

« Atala me remit l'arc et les flèches qu'elle avait eu soin d'apporter, ensuite elle pansa ma blessure. En l'essuyant avec une feuille de papaya, elle la mouillait de ses larmes. « C'est un baume, lui dis-je, que tu répands sur ma plaie. » — « Je crains plutôt que ce ne soit un poison, répondit-elle. » Elle déchira un des voiles de son sein, dont elle fit une première compresse, qu'elle rattacha avec une boucle de ses cheveux.

» L'ivresse qui dure long-temps chez les Sauvages, et qui est pour eux une espèce de maladie, les empêcha sans

(1) De l'eau-de-vie.

doute de nous poursuivre durant les premières journées. Ils nous cherchèrent ensuite, il est probable que ce fut du côté du couchant, persuadés que nous aurions essayé de nous rendre au Meschacebé ; mais nous avions pris notre route vers l'étoile immobile (1), en nous dirigeant sur la mousse du tronc des arbres.

» Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que nous avions peu gagné à ma délivrance. Le désert déroulait maintenant devant nous ses solitudes démesurées. Sans expérience de la vie des forêts, détournés de notre vrai chemin, et marchant à l'aventure, qu'allions-nous devenir ? Souvent en regardant Atala, je me rappelais cette antique histoire d'Agar, que Lopez m'avait fait lire, et qui est arrivée dans le désert de Bersabée, il y a bien long-

(1) Le Nord.

temps, alors que les hommes vivaient trois âges de chêne.

» Atala me fit un manteau avec la seconde écorce du frêne, car j'étais presque nu. Elle me broda des mocassines (1) de peau de rat musqué, avec du poil de porc-épic. Je prenais soin à mon tour de sa parure. Tantôt je lui mettais sur la tête une couronne de ces mauves bleues, que nous trouvions sur notre route, dans des cimetières indiens abandonnés; tantôt je lui faisais des colliers avec des graines rouges d'azalea; et puis je me prenais à sourire, en contemplant sa merveilleuse beauté.

» Quand nous rencontrions un fleuve, nous le passions sur un radeau ou à la nage. Atala appuyait une de ses mains sur mon épaule, et, comme deux cygnes voyageurs, nous traversions ces ondes solitaires.

(1) Chaussure indienne.

» Souvent dans les grandes chaleurs du jour, nous cherchions un abri sous les mousses des cèdres. Presque tous les arbres de la Floride, en particulier le cèdre et le chêne vert, sont couverts d'une mousse blanche, qui descend de leurs rameaux jusqu'à terre. Quand la nuit, au clair de la lune, vous appercevez sur la nudité d'une savane, une ieuse isolée, revêtue de cette draperie, vous croiriez voir un fantôme, traînant après lui ses longs voiles. La scène n'est pas moins pittoresque au grand jour, car une foule de papillons, de mouches brillantes, de colibris, de perruches vertes, de geais d'azur, viennent s'accrocher à ces mousses, et présentent avec elles l'effet d'une tapisserie en laine blanche, où l'ouvrier Européen aurait brodé des insectes et des oiseaux éclatans.

» C'était dans ces riantes hôtelleries, préparées au milieu des solitudes, par le grand Esprit, que nous nous repo-

sions à l'ombre. Lorsque les vents descendaient du ciel pour balancer ce grand cèdre; que le château aérien, bâti sur ses branches, allait flottant avec les oiseaux et les voyageurs endormis sous ses abris; que mille soupirs sortaient des corridors et des voûtes du mobile édifice, jamais les merveilles de l'ancien monde n'ont approché de ce monument du désert.

» Chaque soir nous allumions un grand feu, et nous bâtissions la hutte du voyage, avec une écorce élevée sur quatre piquets. Si j'avais tué une dinde sauvage, un ramier, un faisan des bois, nous le suspendions devant le chêne embrâsé, au bout d'une gaule plantée en terre, et nous abandonnions au vent le soin de tourner la proie du chasseur. Nous mangions des mousses appelées *tripes de roches*, des écorces sucrées de bouleau, et des pommes de mai, qui ont le goût de la pêche et de la framboise. Le noyer

noir, le sumach, l'érable, fournissaient le vin à notre table. Quelquefois j'allais chercher, parmi les roseaux, une plante dont la fleur alongée en cornet, contenait un verre de la plus pure rosée. Nous bénissions la Providence, qui, sur la faible tige d'une fleur, avait placé cette source limpide au milieu des marais corrompus, comme elle a mis l'espérance au fond des cœurs ulcérés par le chagrin, comme elle a fait jaillir la vertu du sein des misères de la vie.

» Hélas! je découvris bientôt que je m'étais trompé sur le calme apparent d'Atala. A mesure que nous avancions elle devenait triste. Souvent elle tressaillait sans cause, et tournait précipitamment la tête. Je la surprenais attachant sur moi un regard passionné, qu'elle reportait vers le ciel avec une profonde mélancolie. Ce qui m'effrayait sur-tout, était je ne sais quel secret, je ne sais quelle pensée, cachée au

fond de son ame, que j'entrevoyais dans ses yeux. Toujours m'attirant et me repoussant, ranimant et détruisant mes espérances, quand je croyais avoir fait un peu de chemin dans son cœur, je me retrouvais au même point. Que de fois elle m'a dit : « O mon jeune amant ! je t'aime comme l'ombre des bois au milieu du jour ! tu es beau comme le désert avec toutes ses fleurs et toutes ses brises. Si je me penche sur toi, je frémis ; si ma main tombe sur la tienne, il me semble que je vais mourir. L'autre jour le vent jeta tes cheveux sur mon visage, tandis que tu te délassais sur mon sein ; je crus sentir le léger toucher des Esprits invisibles. Oui, j'ai vu les chevrettes de la montagne d'Occone ; j'ai entendu les propos des hommes rassasiés de jours ; mais la douceur des chevreaux, et la sagesse des vieillards, sont moins plaisantes et moins fortes que tes paroles. Eh bien ! pauvre Chactas, je ne serai jamais ton épouse ! »

« Les perpétuelles contradictions de l'amour et de la religion d'Atala, l'abandon de sa tendresse et la chasteté de ses mœurs, la fierté de son caractère et sa profonde sensibilité, l'élévation de son ame dans les grandes choses, sa susceptibilité dans les petites ; tout en faisait pour moi un être incompréhensible. Atala ne pouvait pas prendre sur un homme un faible empire : pleine de passions, elle était pleine de puissance ; il fallait ou l'adorer, ou la haïr.

» Après quinze nuits d'une marche précipitée, nous entrâmes dans la chaîne des monts Allégany, et nous atteignîmes une des branches du Tenase, fleuve qui se jette dans l'Ohio. Aidé des conseils d'Atala, je bâtis un canot, que j'enduisis de gomme de prunier, après en avoir recousu les écorces avec des racines de sapin. Ensuite je m'embarquai avec Atala, et nous nous abandonnâmes au cours du fleuve.

» Le village indien de Stico, avec ses tombes pyramidales et ses huttes en ruines, se montrait à notre gauche, au détour d'un promontoire : nous laissions à droite la vallée de Keowv, terminée par la perspective des cabanes de Jore, suspendues au front de la montagne du même nom. Le fleuve qui nous entraînait, coulait entre de hautes falaises, au bout desquelles on appercevait le soleil couchant. Ces profondes solitudes n'étaient point troublées par la présence de l'homme. Nous ne vîmes qu'un chasseur Indien, qui, appuyé sur son arc et immobile sur la pointe d'un rocher, ressemblait à une statue, élevée dans la montagne au génie de ces déserts.

» Atala et moi nous joignions notre silence au silence de cette scène, quand tout-à-coup la fille de l'exil fit éclater dans les airs une voix pleine d'émotion et de mélancolie : elle chantait la patrie absente. »

« Heureux

« Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères !

» Si le geai bleu du Meschacebé disait à la Nompareille des Florides : Pourquoi vous plaignez-vous si tristement ? n'avez-vous pas ici de belles eaux et de beaux ombrages, et toutes sortes de pâtures comme dans vos forêts ? Oui, répondrait la Nompareille fugitive; mais mon nid est dans le jasmin : qui me l'apportera ? et le soleil de ma savane, l'avez-vous ?

» Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères !

» Après les heures d'une marche pénible, le voyageur s'assied tristement. Il contemple autour de lui les

toits des hommes ; le voyageur n'a pas un lieu où reposer sa tête. Le voyageur frappe à la cabane, il met son arc derrière la porte, il demande l'hospitalité : le maître fait un geste de la main ; le voyageur reprend son arc, et retourne au désert !

» Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères !

» Merveilleuses histoires racontées autour du foyer, tendres épanchemens du cœur, longues habitudes d'aimer si nécessaires à la vie, vous avez rempli les journées de ceux qui n'ont point quitté leur pays natal ! Leurs tombeaux sont dans leur patrie, avec le soleil couchant, les pleurs de leurs amis, et les charmes de la religion !

» Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'étranger, et qui

ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères ! »

« Ainsi chantait Atala : rien n'interrompait ses plaintes, hors le bruit insensible de notre canot sur les ondes. En deux ou trois endroits seulement, elles furent recueillies par un faible écho, qui les redit à un second plus faible, et celui-ci à un troisième plus faible encore : on eût cru que les ames de deux amans, jadis infortunés comme nous, attirées par cette mélodie touchante, se plaisaient à en soupirer les derniers sons dans la montagne.

» Cependant la solitude, la présence continuelle de l'objet aimé, nos malheurs même, redoublaient à chaque instant notre amour. Les forces d'Atala commençaient à l'abandonner, et les passions, en abattant son corps, allaient triompher de ses vertus chrétiennes. Elle priait continuellement

sa mère, dont elle avait l'air de vouloir appaiser l'ombre irritée. Quelquefois elle me demandait si je n'entendais pas une voix plaintive, et si je ne voyais pas des flammes sortir de la terre. Pour moi, épuisé de fatigue, mais toujours brûlant de désir, songeant que j'étais peut-être perdu sans retour dans ces forêts, cent fois je fus prêt à saisir mon épouse dans mes bras; cent fois je lui proposai de bâtir une hutte dans ces déserts, et de nous y ensevelir ensemble. Mais elle me résista toujours : « Songes, me disait-elle, mon jeune ami, qu'un guerrier se doit à sa patrie; qu'est-ce qu'une faible femme auprès des devoirs que tu as à remplir? Prends courage, fils d'Outalissi, ne murmure point contre ta destinée : le cœur de l'homme est comme l'éponge du fleuve, qui tantôt boit une onde pure dans les temps de sérénité, tantôt s'enfle d'une eau bourbeuse, quand le ciel a troublé les

eaux. L'éponge a-t-elle le droit de dire : « Je croyais qu'il n'y aurait jamais eu d'orages, et que le soleil n'aurait jamais été brûlant? »

« O René, si tu crains les troubles du cœur, défie-toi des retraites sauvages : les grandes passions sont solitaires, et les transporter au désert, c'est les rendre à leur empire. Accablés de soucis et de craintes, exposés à tomber entre les mains des Indiens ennemis, à être engloutis dans les eaux, piqués des serpens, dévorés des bêtes, trouvant difficilement une chétive nourriture, et ne sachant plus de quel côté tourner nos pas, nos maux semblaient ne pouvoir plus s'accroître, lorsqu'un accident y vint mettre le comble.

» C'était le vingt-septième soleil depuis notre départ des cabanes : la *lune de feu* (1) avait commencé son

(1) Mois de juillet.

cours, et tout annonçait un orage. Vers l'heure où les matrones indiennes suspendent la crosse du labour aux branches du savinier, et où les perruches se retirent dans le creux des cyprès, le ciel commença à se couvrir. Les voix de la solitude s'éteignirent, le désert fit silence, et les forêts demeurèrent dans un calme universel. Bientôt les roulemens d'un tonnerre lointain, se prolongeant dans ces bois aussi vieux que le monde, en firent sortir des bruits sublimes. Craignant d'être submergés dans le fleuve, nous nous hâtâmes de gagner le bord, et de nous retirer dans une forêt.

» Ce lieu était un terrain marécageux. Nous avancions avec peine sous une voûte de smilax, et parmi des ceps de vigne, des indigo, des faséoles, des lianes rampantes, qui entravaient nos pieds comme des filets. Le sol spongieux tremblait autour de nous, et à chaque instant nous étions près

d'être engloutis dans des fondrières. Des insectes sans nombre, d'énormes chauves-souris nous aveuglaient ; les serpens à sonnette bruissaient de toutes parts ; et les loups, les ours, les bisons, les carcajous, les petits tigres, qui se venaient cacher dans ces retraites, les remplissaient de leurs rugissemens.

» Cependant l'obscurité redouble : les nuages abaissés entrent sous l'ombrage des bois. Soudain la nue se déchire, et l'éclair trace un rapide lozange de feu. Un vent impétueux sorti du couchant, roule les nuages sur les nuages. Le ciel s'ouvre coup sur coup, et à travers ses crevasses, on apperçoit de nouveaux cieux et des campagnes ardentes. Quel affreux et magnifique spectacle ! Le feu se communique aux forêts ; l'incendie s'étend comme une chevelure de flammes ; des colonnes d'étincelles et de fumées assiégent les nues, qui dégorgent leurs

foudres dans le vaste embrasement. Alors le grand Esprit couvre les montagnes d'épaisses ténèbres. Du sein de cet horrible chaos s'élève un mugissement confus, formé par le fracas des vents, le gémissement des arbres, le hurlement des bêtes féroces, les détonations de l'incendie et la chute des tonnerres qui sifflent en s'éteignant dans les eaux.

» Le Vieillard des foudres le sait! Dans ce moment je ne vis qu'Atala, je ne pensai qu'à elle. Sous le tronc penché d'un bouleau, je parvins à la garantir des torrens de pluie. Assis moi-même sous l'arbre, tenant ma bien-aimée sur mes genoux, et réchaufrant ses pieds nus entre mes mains, j'étais plus heureux que la nouvelle épouse qui sent pour la première fois son fruit tressaillir dans son sein.

» Cependant nous prêtions l'oreille au bruit de la tempête; tout-à-coup je sentis une larme d'Atala tomber sur

mon sein découvert. « Orage du cœur, m'écriai-je, est-ce une goutte de votre pluie ? » Puis embrassant étroitement celle que j'aimais : — « Atala, lui dis-je, vous me cachez quelque chose. Ouvre-moi ton cœur, ô ma beauté ! cela fait tant de bien, quand un ami regarde dans notre ame ! Raconte-moi cet autre secret de la douleur, que tu t'obstines à taire. Ah ! je le vois, tu pleures ta patrie. » — Elle repartit aussitôt : « Enfant des hommes, comment pleurerais-je ma patrie, puisque mon père n'était pas de la terre des palmiers ? » — « Quoi ! répliquai-je, avec un profond étonnement, votre père n'était point du pays des palmiers ! Quel est donc celui qui vous a mise sur cette terre ? Répondez. » Atala dit ces paroles :

— « Avant que ma mère eût apporté en mariage au guerrier Simaghan, trente cavalles, vingt buffles, cent mesures d'huile de glands, cin-

quante peaux de castors, et beaucoup d'autres richesses, elle avait connu un homme de la chair blanche. Or, la mère de ma mère lui jeta de l'eau au visage, et la contraignit d'épouser le magnanime Simaghan, tout semblable à un roi, et honoré des peuples comme un génie. Mais ma mère dit à son nouvel époux : « Mon ventre a conçu, tuez-moi. » Simaghan lui répondit : « Le grand Esprit me garde d'une si mauvaise action ! je ne vous mutilerai point, je ne vous couperai point le nez ni les oreilles, parce que vous avez été sincère, et que vous n'avez point trompé ma couche. Le fruit de vos entrailles sera mon fruit, et je ne vous visiterai qu'après le départ de l'oiseau de rizière, lorsque la treizième lune aura brillé. » En ce temps-là, je brisai le sein de ma mère, et je commençai à croître, fière comme une Espagnole et comme une Sauvage. Ma mère me fit chré-

tienne, pour que le Dieu de mon père et le sien fût mon Dieu. Ensuite le chagrin d'amour vint la chercher, et elle descendit dans la petite cave garnie de peaux, d'où l'on ne sort jamais. »

« Telle fut l'histoire d'Atala. « Et quel était donc ton père, pauvre orpheline ? lui dis-je. Comment les hommes l'appelaient-ils sur la terre, et quel nom portait-il parmi les génies ? — « Je n'ai jamais lavé les pieds de mon père, dit Atala; je sais seulement qu'il vivait avec sa sœur à Saint-Augustin, et qu'il a toujours été fidelle à ma mère : Philippe était son nom parmi les anges, et les hommes le nommaient Lopez. »

« A ces mots, je poussai un cri qui retentit dans toute la solitude; le bruit de mes transports se mêla au bruit de l'orage. Serrant Atala sur mon cœur, je m'écriai avec des sanglots : « O ma sœur ! ô fille de Lopez ! fille de mon bienfaiteur ! » Atala effrayée, me demanda

d'où venait mon trouble ; mais quand elle sut que Lopez était cet hôte généreux qui m'avait adopté à Saint-Augustin, et que j'avais quitté pour être libre, elle fut saisie elle-même de confusion et de joie.

» C'en était trop pour nos cœurs que cette amitié fraternelle qui venait nous visiter, et joindre son amour à notre amour. Désormais les combats d'Atala allaient être inutiles : en vain je la sentis porter une main à son sein, et faire un mouvement extraordinaire ; déjà je l'avais saisie, déjà je m'étais enivré de son souffle, déjà j'avais bu toute la magie de l'amour sur ses lèvres. Les yeux levés vers le ciel, à la lueur des foudres, je tenais mon épouse dans mes bras, en présence de l'Eternel : pompe nuptiale, digne de nos malheurs et de la grandeur de nos amours ! superbes forêts qui agitiez vos lianes et vos dômes, comme les rideaux et le ciel de notre couche ! pins embrasés, qui formiez

les

les flambeaux de notre hymen! fleuve débordé, montagnes mugissantes, affreuse et sublime nature! n'étiez-vous donc qu'un vain appareil préparé pour nous tromper, et ne pûtes-vous cacher un moment dans vos mystérieuses horreurs, la félicité d'un homme!

» Atala n'offrait plus qu'une faible résistance, je touchais au moment du bonheur; quand tout-à-coup un impétueux éclair, suivi d'un éclat de la foudre, sillonne l'épaisseur des ombres, remplit la forêt de soufre et de lumière, et brise un arbre à nos pieds. Nous fuyons pleins d'épouvante. O surprise!.... dans le silence qui succède à ce grand déchirement, nous entendons le son d'une cloche! Tous deux interdits, nous prêtons l'oreille à ce bruit, si étrange dans un désert. A l'instant un chien aboie dans le lointain; il approche, il redouble ses cris, il arrive, il hurle de joie à nos pieds: un vieux solitaire, portant une petite

lanterne, le suit à travers les ténèbres de la forêt. « La Providence soit bénie! s'écria-t-il, aussitôt qu'il nous apperçut. Il y a bien long-temps que je vous cherche ! Notre chien vous a sentis dès le commencement de l'orage, et il m'a conduit ici. Bon Dieu ! comme ils sont jeunes ! Pauvres enfans ! comme ils ont dû souffrir ! Allons ; j'ai apporté une peau d'ours, ce sera pour cette jeune femme ; voici un peu de vin dans notre calebasse. Que Dieu soit loué dans toutes ses œuvres ! sa miséricorde est bien grande, et sa bonté est infinie. »

« Atala était aux pieds du religieux : « Chef de la prière, lui disait-elle, je suis chrétienne ; c'est le ciel qui t'envoie pour me sauver. — « Ma fille, dit l'hermite, en la relevant, nous sonnons ordinairement la cloche de la mission pendant la nuit et pendant les tempêtes, pour appeler les étrangers ; à l'exemple de nos frères des Alpes et

du Liban, nous avons appris à notre chien à découvrir les voyageurs égarés. » — Pour moi, je comprenais à peine ce religieux; cette charité me semblait si fort au-dessus de l'homme, que je croyais faire un songe. A la lueur de la petite lanterne que tenait le religieux, j'entrevoyais sa barbe et ses cheveux tout trempés d'eau; ses pieds, ses mains et son visage étaient ensanglantés par les ronces. « Vieillard, m'écriai-je enfin, quel cœur as-tu donc, toi qui n'as pas craint d'être frappé de la foudre ? » — « Craindre ! repartit le père, avec une sorte de chaleur; craindre, lorsqu'il y a des hommes en péril, et que je leur puis être utile ! je serais donc un bien indigne serviteur de Jesus-Christ ! » — « Mais sais-tu, lui dis-je, que je ne suis pas chrétien? » — « Jeune homme, répondit l'hermite, vous ai-je demandé votre religion ? Jesus-Christ n'a pas dit : Mon sang lavera celui-ci et non pas

celui-là : il est mort pour le juif et le gentil, et il n'a vu dans tous les hommes que des frères et des infortunés. Ce que je fais ici pour vous, est fort peu de chose, et vous trouveriez ailleurs bien d'autres secours ; mais la gloire n'en doit point retomber sur les prêtres. Que sommes-nous, faibles solitaires, sinon de grossiers instrumens d'une œuvre céleste ! et quel serait le soldat assez lâche pour reculer, lorsque son chef, la croix à la main, et le front couronné d'épines, marche devant lui au secours des hommes ? »

« Ces paroles saisirent tout mon cœur; des larmes d'admiration et de tendresse tombèrent de mes yeux. « Mes chers néophytes, dit le missionnaire, je gouverne dans ces forêts un petit troupeau de vos frères sauvages. Ma grotte est assez près d'ici dans la montagne; venez vous réchauffer chez moi : vous n'y trouverez pas les commodités de la vie, mais vous y aurez un abri; et

il faut encore en remercier la Bonté divine, car il y a bien des hommes qui en manquent. »

LES LABOUREURS.

« Il y a des justes dont la conscience est si tranquille, qu'on ne peut approcher d'eux sans participer à la paix qui s'exhale, pour ainsi dire, de leur cœur et de leurs discours. A mesure que le solitaire parlait, je sentais les passions s'appaiser dans mon sein, et l'orage même dans le ciel, semblait s'éloigner à sa voix. Les nuages furent bientôt assez dispersés, pour nous permettre de quitter notre retraite. Nous sortîmes de la forêt, et nous commençâmes à gravir le revers d'une haute montagne. Le chien marchait devant nous, en portant au bout d'un bâton la lanterne éteinte. Je tenais la main d'Atala, et nous suivions le missionnaire. Il se détournait souvent pour nous regarder,

contemplant avec pitié nos malheurs, et notre jeunesse. Un livre était suspendu à son cou; il s'appuyait sur un bâton blanc. Sa taille était élevée, sa figure pâle et maigre, sa physionomie simple et sincère. Il n'avait pas les traits morts et effacés de l'homme né sans passions; on voyait que ses jours avaient été mauvais, et les rides de son front montraient les belles cicatrices des passions guéries par la vertu, et par l'amour de Dieu et des hommes. Quand il nous parlait debout et immobile, sa longue barbe, ses yeux modestement baissés, le son affectueux de sa voix, tout en lui avait quelque chose de calme et de sublime : quiconque a vu comme moi, le père Aubry, cheminant seul avec son bâton et son bréviaire dans le désert, a une véritable idée du voyageur chrétien sur la terre.

» Après une demi-heure d'une marche dangereuse par les sentiers de la

montagne, nous arrivâmes à la grotte du missionnaire. Nous y entrâmes à travers les lierres et les giraumonds humides, que la pluie avait abattus des rochers. Il n'y avait dans ce lieu qu'une natte de feuilles de papaya, une calebasse pour puiser de l'eau, quelques vases de bois, une bêche, un serpent familier, et sur une pierre, qui servait de table, un crucifix et le livre des chrétiens.

» L'homme des anciens jours se hâta d'allumer du feu avec des lianes sèches ; il brisa du maïs entre deux pierres, et en ayant fait un gâteau, il le mit cuire sous la cendre. Quand ce gâteau eut pris au feu une belle couleur dorée, il nous le servit tout brûlant, avec de la crême de noix dans un vase d'érable.

» Le soir ayant ramené la sérénité, le serviteur du grand Esprit nous proposa d'aller nous asseoir sur un quartier de rocher, à l'entrée de la grotte.

Nous le suivîmes dans ce lieu, qui commandait une vue immense. Les restes de l'orage étaient jetés en désordre vers l'orient; les feux de l'incendie allumé dans les forêts par la foudre, brillaient encore dans le lointain; au pied de la montagne un bois de pins tout entier, était renversé dans la vase, et les fleuves roulaient pêle-mêle, les argiles détrempées, les troncs des arbres, les corps des animaux noyés, et les poissons morts, dont on voyait le ventre argenté flotter à la surface des eaux.

» Ce fut au milieu de cette scène, qu'Atala raconta notre histoire au vieux génie de la montagne. Son cœur chrétien parut touché, et des larmes tombèrent sur sa barbe : « Mon enfant, dit-il à Atala, il faut offrir vos souffrances à Dieu, pour la gloire de qui vous avez déjà fait tant de choses : il vous rendra le repos. Voyez fumer ces forêts, sécher ces torrens, se dissiper

ces nuages; croyez-vous que celui qui peut calmer une pareille tempête, ne pourra pas appaiser les troubles du cœur de l'homme? Si vous n'avez pas de meilleure retraite, ma chère fille, je vous offre une place au milieu du troupeau que j'ai eu le bonheur d'appeler à Jesus-Christ. J'instruirai Chactas, et je vous le donnerai pour époux, quand il sera digne de l'être. »

« A ces mots je tombai aux genoux du solitaire, en versant des pleurs de joie, mais Atala devint pâle comme la mort. Le vieillard me releva avec bénignité; et je m'apperçus alors qu'il avait les deux mains mutilées. Atala comprit sur-le-champ ses malheurs: « Les barbares! » s'écria-t-elle.

« Ma fille, reprit le père avec un doux sourire, qu'est-ce que cela auprès de ce qu'a enduré mon divin Maître? Si les Indiens idolâtres m'ont affligé, ce sont de pauvres aveugles que Dieu éclairera un jour. Je les chéris même

davantage, en proportion des maux qu'ils m'ont faits. Je n'ai pu rester dans ma patrie, où j'étais retourné, et où une illustre reine m'a fait l'honneur de vouloir contempler ces faibles marques de mon apostolat. Et quelle récompense plus glorieuse pouvais-je recevoir de mes travaux, que d'avoir obtenu du chef de notre religion, la permission de célébrer le divin sacrifice, avec ces mains mutilées? Il ne me restait plus, après un tel honneur, qu'à tâcher de m'en rendre digne; je suis revenu au Nouveau-Monde consumer le reste de ma vie au service de mon Dieu. Il y a bientôt trente ans que j'habite cette solitude, et il y en aura demain vingt-deux, que j'ai pris possession de ce rocher. Quand j'arrivai dans ces lieux, je n'y trouvai que des familles vagabondes, dont les mœurs étaient féroces et la vie fort misérable. Je leur ai fait entendre la parole de paix, et leurs mœurs se sont graduel-

lement adoucies. Ils vivent maintenant rassemblés au bas de cette montagne. J'ai tâché, en les instruisant du salut, de leur enseigner les premiers arts de la vie; mais sans les porter trop loin, et en retenant ces honnêtes gens dans cette simplicité qui fait le bonheur. Pour moi, craignant de les gêner par ma présence, je me suis retiré sous cette grotte, où ils viennent me consulter. C'est ici que loin des hommes, j'admire Dieu dans la grandeur de ces solitudes, et que je me prépare à la mort, que m'annoncent mes vieux jours. »

« En achevant ces mots le solitaire se mit à genoux, et nous imitâmes son exemple. Il commença à haute voix une prière, à laquelle Atala répondait. De muets éclairs ouvraient encore les cieux dans l'orient, et sur les nuages du couchant, trois soleils brillaient ensemble. Quelques renards, dispersés par l'orage, alongeaient

leurs museaux noirs au bord des précipices, et l'on entendait le frémissement des plantes, qui séchant à la brise du soir, relevaient de toutes parts leurs tiges abattues.

» Nous rentrâmes dans la grotte, où l'hermite étendit un lit de mousse de cyprès pour Atala. Une profonde langueur se peignait dans les yeux et dans les mouvemens de cette vierge; elle regardait le père Aubry, comme si elle eût voulu lui communiquer un secret; mais quelque chose semblait la retenir, soit ma présence, soit une certaine honte, soit l'inutilité de l'aveu. Je l'entendis se lever au milieu de la nuit : elle cherchait le solitaire; mais comme il lui avait donné sa couche, il était allé contempler la beauté de la nuit, et prier Dieu sur le sommet de la montagne. Il me dit le lendemain que c'était assez sa coutume, même pendant l'hiver; aimant à voir les forêts balancer leurs cimes dépouillées,

lées, les nuages voler dans les cieux, et à entendre les vents et les torrens gronder dans la solitude. Ma sœur fut donc obligée de retourner à sa couche, où elle s'assoupit. Hélas! comblé d'espérance, je ne vis dans la faiblesse d'Atala, que des marques passagères de lassitude!

» Le lendemain je m'éveillai aux chants des cardinaux et des oiseaux moqueurs, nichés dans les acacias et les lauriers qui environnaient la grotte. J'allai cueillir une rose de magnolia, et je la déposai toute humectée des larmes du matin, sur la tête d'Atala endormie. J'espérais, selon la religion de mon pays, que l'ame de quelque enfant, mort à la mamelle, serait descendue sur cette fleur dans une goutte de rosée, et qu'un heureux songe la porterait au sein de ma future épouse. Je cherchai ensuite mon hôte, je le trouvai la robe relevée dans ses deux poches, le chapelet à la main, et m'at-

tendant assis sur le tronc d'un pin tombé de vieillesse. Il me propos d'aller avec lui à la mission, tandi qu'Atala reposait encore : j'accepta son offre, et nous nous mîmes e route.

» En descendant la montagne, j'apperçus des chênes où les génies semblaient avoir dessiné les caractère étrangers. L'hermite me dit qu'il le avait tracés lui-même ; que c'étaien des vers d'un ancien poëte appelé Homère, et quelques sentences d'un autre poëte plus ancien encore, nommé Salomon. Il y avait je ne sais quelle mystérieuse harmonie entre cette sagesse des temps, ces vers rongés de mousse, ce vieux solitaire qui les avait gravés, et ces vieux chênes qui, au fond des forêts, lui servaient de livres.

» Son nom, son âge, la date de sa mission, étaient aussi marqués sur un roseau de savane, au pied de ce

arbres. Je m'étonnai de la fragilité du dernier monument : « Il durera encore plus que moi, me répondit le père, et aura toujours plus de valeur que le peu de bien que j'ai fait. »

« De-là nous arrivâmes à une gorge de vallée, où je vis un ouvrage merveilleux : c'était un pont naturel, semblable à celui de la Virginie, dont tu as peut-être entendu parler. Les hommes, mon fils, sur-tout ceux de ton pays, imitent souvent la nature, et leurs copies sont toujours petites ; il n'en est pas ainsi de la nature, quand elle a l'air de vouloir imiter les travaux des hommes, mais en leur offrant en effet des modèles. C'est alors qu'elle jette des ponts du sommet d'une montagne au sommet d'une autre montagne, suspend les chemins dans les nues, répand des fleuves pour canaux, sculpte des monts pour colonnes, et pour bassins creuse des mers.

» Nous passâmes sous l'arche unique de ce pont, et nous nous trouvâmes devant une autre merveille : c'était le cimetière des Indiens de la mission, ou *les bocages de la mort*. Le père Aubry avait permis à ses néophytes d'ensevelir leurs morts à leur manière, et de conserver à leur sépulture son nom sauvage ; il avait seulement sanctifié ce lieu par une croix (1). Le sol en était divisé, comme le champ commun des moissons, en autant de lots qu'il y avait de familles. Chaque lot faisait à lui seul un bois, qui variait selon le goût de ceux qui l'avaient planté. Un ruisseau serpentait sans bruit au milieu de ces bocages ; on l'appelait *le ruisseau de la paix*. Ce riant asile des ames était fermé à l'o-

(1) Le père Aubry avait fait comme les Jésuites à la Chine, qui permettaient aux Chinois d'enterrer leurs parens dans leurs jardins, selon leur ancienne coutume.

rient par le pont, sous lequel nous avions passé ; deux collines le bornaient au septentrion et au midi ; il ne s'ouvrait qu'à l'occident, où s'élevait un grand bois de sapins. Les troncs de ces arbres, rouges, marbrés de vert, montant sans branche jusqu'à leur cime, ressemblaient à de hautes colonnes, et formaient le péristile de ce temple de la mort. Dans ce bois régnait un bruit religieux, semblable au sourd mugissement de l'orgue, sous les voûtes d'une église chrétienne ; mais lorsqu'on pénétrait au fond du sanctuaire, on n'entendait plus que les hymnes des oiseaux, qui célébraient à la mémoire des morts une fête éternelle.

» En sortant de ce bois nous découvrîmes le village de la Mission, situé au bord d'un lac, au milieu d'une savane semée de fleurs. On y arrivait par une avenue de magnolias et de chênes verts, qui bordaient une de ces

anciennes routes, que l'on trouve assez fréquemment après les montagnes qui divisent le Kentucky des Florides. Aussitôt que les Indiens apperçurent leur pasteur, ils abandonnèrent le travail, et accoururent au-devant de lui. Les uns baisaient respectueusement sa robe; les autres aidaient ses pas chancelans; les mères élevaient leurs petits enfans dans leurs bras, pour leur faire voir l'homme de Jesus-Christ, qui répandait des larmes. Il s'informait, en marchant, de ce qui se passait au village: il donnait un conseil à celui-ci, réprimandait doucement celui-là; il parlait des moissons à recueillir, des enfans à instruire, des peines à consoler, et il mêlait Dieu à tous ses discours.

» Ainsi escortés, nous arrivâmes jusqu'au pied d'une grande croix, qui se trouvait sur le chemin. C'était là que le serviteur de Dieu avait accoutumé de célébrer les mystères de sa

religion. « Mes chers néophytes, dit-il, en se tournant vers la foule, il vous est arrivé un frère et une sœur ; et pour surcroît de bonheur, je vois que la divine Providence a épargné hier vos moissons : voilà deux grandes raisons de le remercier. Offrons-lui donc le divin sacrifice, et que chacun y apporte un recueillement profond, une foi vive, une reconnaissance infinie, et un cœur humilié. »

« Aussitôt le prêtre divin revêt une tunique blanche d'écorce de mûriers, qu'il avait apportée avec lui ; les vases sacrés sont tirés d'un tabernacle au pied de la croix, l'autel se prépare sur un quartier de roche, l'eau se puise dans le torrent voisin, et une grappe de raisin sauvage fournit le vin du sacrifice. Nous nous mettons tous à genoux dans les hautes herbes : le mystère commence.

» L'aurore paraissant derrière les montagnes, enflammait le vaste orient.

Tout était d'or ou de rose dans la solitude. L'astre annoncé par tant de splendeur, sortit enfin d'un abyme de lumière, et son premier rayon rencontra l'hostie consacrée, que le prêtre en ce moment même élevait dans les airs. O charme de la religion ! ô magnificence du culte chrétien ! Pour sacrificateur un vieil hermite, pour autel un rocher, pour église le désert, pour assistance d'innocens Sauvages ! Non, je ne doute point qu'au moment où nous nous prosternâmes, le mystère ne s'accomplît, et que Dieu ne descendît sur la terre, car je le sentis descendre dans mon cœur.

» Après le sacrifice, où il ne manqua pour moi que la fille de Lopez, nous nous rendîmes au village. Là, régnait le mélange le plus touchant de la vie sociale et de la vie de la nature : au coin d'une cyprière de l'antique désert, on découvrait une culture naissante ; les épis roulaient à flots d'or

sur le tronc du chêne abattu, et la gerbe d'un été remplaçait l'arbre de trois siècles. Par-tout on voyait les forêts livrées aux flammes, pousser de grosses fumées dans les airs, et la charrue se promener lentement entre les débris de leurs racines. Des arpenteurs, avec de longues chaînes, allaient mesurant le désert, et des arbitres établissaient les premières propriétés. L'oiseau cédait son nid; le repaire de la bête féroce se changeait en une cabane. On entendait gronder des forges, et les coups de la cognée faisaient, pour la dernière fois, mugir des échos, qui allaient bientôt expirer avec les arbres qui leur servaient d'asile.

» J'errais avec ravissement au milieu de ces tableaux, rendus plus doux par le souvenir d'Atala, et par les rêves de félicité dont je berçais mon cœur. J'admirais le triomphe du christianisme sur la vie sauvage; je voyais l'Indien

se civilisant à la voix de la religion ; j'assistais aux nôces primitives de l'Homme et de la Terre : l'homme, par ce grand contrat, abandonnant à la terre l'héritage de ses sueurs, et la terre s'engageant, en retour, à porter fidellement les moissons, les fils et les cendres de l'homme.

» Cependant on apporta un enfant au missionnaire, qui le baptisa parmi des jasmins en fleurs, au bord d'une source, tandis qu'un cercueil, au milieu des jeux et des travaux, se rendait aux bocages de la mort. Deux époux reçurent la bénédiction nuptiale sous un chêne, et nous allâmes ensuite les établir dans un coin du désert. Le pasteur marchait devant nous, bénissant çà et là, et le rocher, et l'arbre, et la fontaine; comme autrefois, selon le livre des chrétiens, Dieu bénit la terre inculte, en la donnant en héritage à Adam. Cette petite procession, qui pêle-mêle avec ses troupeaux sui-

rait de rocher en rocher son chef vénérable, représentait à mon cœur attendri ces migrations des premières familles des hommes, alors que Sem, avec ses enfans, s'avançait à travers le monde inconnu, en suivant le soleil qui marchait devant lui.

» Je voulus savoir du saint hermite, comment il gouvernait ses enfans; il me répondit avec une grande complaisance : « Je ne leur ai donné aucune loi; je leur ai seulement enseigné à s'aimer, à prier Dieu, et à espérer une meilleure vie : toutes les lois du monde sont là-dedans. Vous voyez au milieu du village une cabane plus grande que les autres : elle sert de chapelle dans la saison des pluies. On s'y assemble soir et matin pour louer le Seigneur, et quand je suis absent, c'est un ancien qui fait la prière; car la vieillesse est, comme la maternité, une espèce de sacerdoce. Ensuite on va travailler dans les champs; et si

les propriétés sont divisées, afin que chacun puisse apprendre l'économie sociale, les moissons sont déposées dans des greniers communs, pour maintenir la charité fraternelle. Quatre vieillards distribuent avec égalité le produit du labeur. Ajoutez à cela des cérémonies religieuses, beaucoup de cantiques, la croix où j'ai célébré les mystères, l'ormeau sous lequel je prêche dans les bons jours, nos tombeaux tout près de nos champs de blé, nos fleuves où je plonge les petits enfans, et les saint Jean de cette nouvelle Béthanie ; vous aurez une idée complète de ce royaume de Jesus-Christ. »

« Les paroles du solitaire me ravirent, et je sentis la supériorité de cette vie stable et occupée, sur la vie errante et oisive du Sauvage.

» Ah ! René, je ne murmure point contre la Providence, mais j'avoue que je ne me rappelle jamais cette société évangélique, sans éprouver toute l'amertume

l'amertume des regrets. Qu'une hutte, avec Atala sur ces bords, eût rendu ma vie heureuse ! Là finissaient toutes mes courses ; là, avec une épouse, inconnu des hommes, cachant mon bonheur au fond des forêts, j'aurais passé comme ces fleuves, qui n'ont pas même un nom dans le désert ! Au lieu de cette paix que j'osais alors me promettre, dans quel trouble n'ai-je point coulé mes jours ! Jouet continuel de la fortune, brisé sur tous les rivages, longtemps exilé de mon pays, et n'y trouvant à mon retour qu'une cabane en ruine, et des amis oubliés dans la tombe : telle devait être la destinée de Chactas. »

LE DRAME.

« Si mon songe de bonheur fut vif, il fut aussi de courte durée, et le réveil m'attendait à la grotte du solitaire. Je fus surpris, en y arrivant au milieu du

jour, de ne pas voir Atala accourir au-devant de nos pas. Je ne sais quelle soudaine horreur me saisit. En approchant de la grotte, je n'osais appeler la fille de Lopez. Mon imagination était également épouvantée, ou du bruit ou du silence qui succéderait à mes cris. Encore plus effrayé de la nuit qui régnait à l'entrée du rocher, je dis au missionnaire : « O vous, que le ciel accompagne et fortifie ! pénétrez dans ces ombres. »

« Qu'il est faible celui que les passions dominent ! qu'il est fort celui qui se repose en Dieu ! Il y avait plus de courage dans ce cœur religieux, flétri par soixante-seize années, que dans toute l'ardeur de ma jeunesse. L'homme de paix entra dans la grotte, et je restai au-dehors plein de terreur. Bientôt un faible murmure, semblable à des plaintes, sortit du fond du rocher, et vint frapper mon oreille. Poussant un cri, et retrouvant toutes mes forces,

je m'élançai dans la nuit de la caverne..... Esprits de mes pères ! vous savez seuls le spectacle qui frappa mes yeux.

» Le solitaire avait allumé un flambeau de pin ; il le tenait d'une main tremblante, au-dessus de la couche d'Atala. Cette belle et jeune femme, à moitié soulevée sur le coude, se montrait pâle et échevelée. Les gouttes d'une sueur pénible brillaient sur son front ; ses regards à demi éteints cherchaient encore à m'exprimer son amour, et sa bouche essayait de sourire. Frappé comme d'un coup de foudre, les yeux fixés, les bras étendus, les lèvres entr'ouvertes, je demeurai immobile. Un profond silence règne un moment parmi les trois personnages de cette scène de douleur. Le solitaire le rompt le premier : « Ceci, dit-il, ne sera qu'une fièvre occasionnée par la fatigue, et si nous nous résignons à la volonté de Dieu, il aura pitié de nous. »

« A ces paroles, le sang suspendu reprit son cours dans mon cœur, et avec la mobilité du Sauvage, je passai subitement de l'excès de la crainte à l'excès de la confiance. Mais Atala ne m'y laissa pas long-temps. Balançant tristement la tête, elle nous fit signe de nous approcher de sa couche. »

« Mon père, dit-elle d'une voix affaiblie, en s'adressant au religieux, je touche au moment de la mort O Chactas ! écoute sans désespoir le funeste secret que je t'ai caché, pour ne pas te rendre trop misérable, et pour obéir à ma mère. Tâche de ne pas m'interrompre par des marques d'une douleur, qui précipiteraient le peu d'instans que j'ai à vivre. J'ai beaucoup de choses à raconter ; aux battemens de ce cœur, qui se ralentissent..... à je ne sais quel fardeau glacé que mon sein soulève à peine..... je sens que je ne me saurais trop hâter. »

« Après quelques momens de silence, Atala poursuivit ainsi ;

« Ma triste destinée a commencé presque avant que j'eusse vu la lumière. Ma mère m'avait conçue dans le malheur ; je fatiguais son sein, et elle me mit au monde avec de grands déchiremens d'entrailles : on désespéra de ma vie. Pour sauver mes jours, ma mère fit un vœu ; elle promit à la Reine des Anges que je lui consacrerais ma virginité, si j'échappais à la mort.... Vœu fatal, qui me précipite au tombeau !

» J'entrais dans ma seizième année, lorsque je perdis ma mère. Quelques heures avant de mourir, elle m'appela au bord de sa couche. Ma fille, me dit-elle, en présence d'un missionnaire qui consolait ses derniers instans ; ma fille, tu sais le vœu que j'ai fait pour toi. Voudrais-tu démentir ta mère ? O mon Atala ! je te laisse dans un monde qui n'est pas digne de posséder une chrétienne, au milieu d'idolâtres qui persécutent le Dieu de ton père et le

mien; le Dieu qui, après t'avoir donné le jour, te l'a conservé par un miracle. Eh! ma chère enfant, en acceptant le voile des vierges, tu ne fais que renoncer aux soucis de la cabane, et aux funestes passions qui ont troublé le sein de ta mère! Viens donc, ma bien-aimée, viens; jure sur cette image de la Mère du Sauveur, entre les mains de ce saint prêtre et de ta mère expirante, que tu ne me trahiras point à la face du ciel. Songe que je me suis engagée pour toi, afin de te sauver la vie; et que si tu ne tiens ma promesse, tu plongeras l'ame de ta mère dans des tourmens éternels.

» O ma mère! pourquoi parlâtes-vous ainsi! O religion qui fais à-la-fois mes maux et ma félicité! qui me perds et qui me consoles! Et toi, cher et triste objet d'une passion qui me consume jusque dans les bras de la mort, tu vois maintenant, ô Chactas! ce qui a fait la rigueur de notre

destinée !.... Fondant en p'eurs, et me précipitant dans le sein maternel, je promis tout ce qu'on me voulut faire promettre. Le missionnaire prononça sur moi les paroles redoutables, et me donna le scapulaire qui me lie pour jamais. Ma mère me menaça de sa malédiction, si jamais je rompais mes vœux, et après m'avoir recommandé un secret inviolable envers les païens, persécuteurs de ma religion, elle expira, en me tenant embrassée.

» Je ne connus pas d'abord le danger de mes sermens. Pleine d'ardeur, et chrétienne véritable, fière du sang espagnol qui coule dans mes veines, je n'apperçus autour de moi que des hommes indignes de recevoir ma main; je m'applaudis de n'avoir d'autre époux que le Dieu de ma mère. Je te vis; jeune et beau prisonnier; je m'attendris sur ton sort; je t'osai parler au bûcher de la forêt; alors je sentis tout le poids de mes vœux. »

« Comme Atala achevait de prononcer ces paroles, serrant les poings, et regardant le missionnaire d'un air menaçant, je m'écriai : « La voilà donc cette religion que vous m'avez tant vantée ! Périsse le serment qui m'enlève Atala ! périsse le Dieu qui contrarie la nature ! Homme ! prêtre ! qu'es-tu venu faire dans ces forêts ? »

« Te sauver, dit le vieillard d'une voix terrible; dompter tes passions, et t'empêcher, blasphémateur, d'attirer sur toi la colère céleste ! Il te sied bien, jeune homme, à peine entré dans la vie, de te plaindre de tes douleurs ! Où sont les marques de tes souffrances ? où sont les injustices que tu as supportées ? où sont tes vertus, qui seules pourraient te donner quelques droits à la plainte ? quel service as-tu rendu ? quel bien as-tu fait ? Eh ! malheureux, tu ne m'offres, que des passions, et tu oses accuser le ciel ! Quand tu auras, comme le père Aubry, passé trente années exilé sur les mon-

tagnes, tu seras moins prompt à juger des desseins de la Providence; tu comprendras alors que tu ne sais rien, que tu n'es rien, et qu'il n'y a point de châtiment si rigoureux, point de maux si terribles, que la chair corrompue ne mérite de souffrir. »

« Les éclairs qui sortaient des yeux du vieillard, sa barbe qui frappait sa poitrine, ses paroles foudroyantes le rendaient semblable à un Dieu. Accablé de sa majesté, je tombai à ses genoux, et lui demandai pardon de mes emportemens. « Mon fils, me répondit-il avec un accent si doux que le remords entra dans mon ame; mon fils, ce n'est pas pour moi-même que je vous ai réprimandé. Hélas ! vous avez raison, mon cher enfant; je suis venu faire bien peu de choses dans ces forêts, et Dieu n'a pas de serviteur plus indigne que moi. Mais, mon fils, le ciel ! le ciel ! voilà ce qu'il ne faut jamais accuser. Pardonnez-moi si je

vous ai offensé; mais écoutons votre sœur. Il y a peut-être du remède; ne nous lassons point d'espérer. Chactas, c'est une religion bien divine que celle qui a fait une vertu de l'espérance. »

« Mon jeune ami, reprit Atala, tu as été témoin de mes combats, et cependant tu n'en as vu que la moindre partie; je te cachais le reste. Non, l'esclave noir qui arrose de ses sueurs les sables ardens de la Floride, est moins misérable que n'a été Atala! Te sollicitant à la fuite, et pourtant certaine de mourir si tu t'éloignais de moi; craignant de fuir avec toi dans les déserts, et cependant haletant après l'ombrage des bois : ah! s'il n'avait fallu que quitter parens, amis, patrie; si même (chose affreuse) il n'y eût eu que la perte de mon ame!... Mais ton ombre, ô ma mère! ton ombre était toujours là, me reprochant ses tourmens. J'entendais tes plaintes, je voyais les flammes de l'enfer te con-

sumer ! Mes nuits étaient arides et pleines de fantômes ; mes jours étaient désolés : la rosée du soir séchait en tombant sur ma peau brûlante ; j'entr'ouvrais mes lèvres aux brises, et les brises, loin de m'apporter la fraîcheur, s'embrasaient du feu de mon souffle ! Quel tourment de te voir sans cesse auprès de moi, loin de tous les hommes, dans de profondes solitudes, et de sentir entre toi et moi une barrière invincible ! Passer ma vie à tes pieds, te servir comme ton esclave, apprêter ton repas et ta couche, dans quelque coin ignoré de l'univers, eût été pour moi le bonheur suprême : ce bonheur, j'y touchais, et je ne pouvais en jouir ! Quel dessein n'ai-je point rêvé ? quel songe n'est point sorti de ce cœur, si triste ? Quelquefois en attachant mes yeux sur toi, j'allais jusqu'à former des désirs aussi insensés que coupables. Tantôt j'aurais voulu être avec toi la seule créature vivante sur la terre ;

tantôt sentant une divinité qui m'arrêtait dans mes horribles transports, j'aurais désiré que cette divinité se fût anéantie, pourvu que serrée dans tes bras, j'eusse roulé d'abyme en abyme avec les débris de Dieu et du monde ! A présent même... le dirai-je ? à présent que l'éternité va m'engloutir, que je vais paraître devant le Juge inexorable; au moment où, pour obéir à ma mère, je vois avec joie ma virginité dévorer ma vie; eh bien ! par une affreuse contradiction, j'emporte le regret de n'avoir pas été à toi ! »

« Ma fille, interrompit le missionnaire, votre douleur vous égare. Cet excès de passion auquel vous vous livrez est rarement juste : il n'est pas même dans la nature, et en cela il est moins coupable aux yeux de Dieu, parce que c'est plutôt quelque chose de faux dans l'esprit, que de vicieux dans le cœur. Il faut donc éloigner de vous ces emportemens, qui ne sont pas

pas dignes de votre innocence. Mais aussi, ma chère enfant, votre imagination impétueuse vous a trop alarmée sur vos vœux. La religion n'exige point de sacrifice plus qu'humain. Ses sentimens vrais, ses vertus tempérées sont bien aú-dessus des sentimens exaltés et des vertus forcées d'un prétendu héroïsme. Si vous aviez succombé, eh bien ! pauvre brebis égarée ! le bon Pasteur vous aurait cherchée, pour vous ramener au troupeau. Les trésors du repentir vous étaient ouverts. Il faut des torrens de sang pour effacer nos fautes aux yeux des hommes ; une seule larme suffit à Dieu. Rassurez-vous donc, ma chère fille ; votre situation exige du calme : adressons-nous à Dieu, qui guérit toutes les plaies de ses serviteurs. Si c'est sa volonté, comme je l'espère, que vous échappiez à cette maladie, j'écrirai à l'évêque de Québec ; il a les pouvoirs nécessaires pour vous relever

allons le goûter. » — « Jamais ! jamais ! » dit Atala. « Comment ! repartis-je. » — « Tu ne sais pas tout ! s'écria la vierge : c'est hier... pendant l'orage... J'allais violer mes vœux; ... j'allais plonger ma mère dans les flammes de l'abyme; ... déjà sa malédiction était sur moi; ... déja je mentais au Dieu qui m'a sauvé la vie.... Quand tu baisais mes lèvres tremblantes, tu ne savais pas ! tu ne savais pas que tu n'embrassais que la mort ! » — « O ciel ! s'écria le missionnaire ! chère enfant, qu'avez-vous fait ? » — « Un crime ! mon père, dit Atala, les yeux égarés; mais je ne perdais que moi, et je sauvais ma mère. » — « Achève, m'écriai-je, plein d'épouvante; achève. » — « Eh bien ! dit-elle, j'avais prévu ma faiblesse; en quittant les cabanes, j'ai emporté avec moi.... » — « Quoi ! repris-je avec horreur. » — « Un poison ? dit le père. » — « Il est dans mon sein ! s'écria Atala. »

« Le flambeau échappe de la main du solitaire; je tombe mourant près de la fille de Lopez : le vieillard nous saisit l'un et l'autre dans ses bras, et tous trois, dans l'ombre, nous mêlons un moment nos sanglots sur cette couche funèbre. »

« Réveillons-nous ! réveillons-nous ! dit bientôt le courageux hermite en allumant une lampe. Nous perdons des momens précieux ; intrépides chrétiens, bravons les assauts de l'adversité ; la corde au cou, la cendre sur la tête, jetons-nous aux pieds du Très-Haut, pour implorer sa clémence, ou pour nous soumettre à ses décrets. Peut-être est-il temps encore. Ma fille, vous eussiez dû m'avertir hier au soir. »

« Hélas ! mon père, dit Atala, je vous ai cherché la nuit dernière; mais le ciel, en punition de mes fautes, vous a éloigné de moi. Tout secours eût d'ailleurs été inutile; car les In-

diens mêmes, si habiles dans tout ce qui regarde les poisons, ne connaissent point de remède à celui que j'ai pris. O Chactas ! juge de mon étonnement quand j'ai vu que le coup n'était pas aussi subit que je m'y attendais. Mon amour a redoublé mes forces; mon ame n'a pu si vîte se séparer de toi. »

« Ce ne fut plus ici par des sanglots que je troublai le récit d'Atala ; ce fut par ces emportemens, qui ne sont connus que des Sauvages. Je me roulai furieux sur la terre en me tordant les bras, et en me dévorant les mains. Le vieux prêtre, avec une tendresse merveilleuse, courait du frère à la sœur, et nous prodiguait mille secours. Dans tout le calme de son cœur et sous le fardeau des ans, il savait se faire entendre à notre jeunesse, et sa religion sublime lui fournissait des accens plus tendres et plus brûlans que nos passions mêmes. Ce prêtre, qui

depuis quarante années s'immolait chaque jour au service de Dieu et des hommes dans ces montagnes, ne te rappelle-t-il pas ces grands holocaustes d'Israël, fumant perpétuellement sur les hauts lieux devant le Seigneur?

» Hélas! ce fut en vain qu'il essaya d'apporter quelque remède aux maux d'Atala. La fatigue, le chagrin, le poison, et une passion plus mortelle que tous les poisons ensemble, se réunissaient pour ravir cette fleur à la solitude. Vers le soir, des symptômes effrayans se manifestèrent; un engourdissement général saisit les membres d'Atala, et les extrémités de son corps commencèrent à refroidir: « Touche mes doigts, me disait-elle, ne les trouves-tu pas bien glacés? » Je ne savais que répondre, et mes cheveux se hérissaient d'horreur; ensuite elle ajoutait: « Hier encore, mon bien-aimé, ton seul toucher me faisait tressaillir, et voilà que je ne sens plus ta main,

je n'entends presque plus ta voix ; les objets de la grotte disparaissent tour à tour ; ne sont-ce pas les oiseaux qui chantent ? le soleil doit être près de se coucher maintenant ; Chactas ! ses rayons seront bien beaux au désert, sur ma tombe ! »

« Atala s'appercevant que ces paroles nous faisaient fondre en pleurs, nous dit : « Pardonnez-moi, mes bons amis, je suis bien faible ; mais peut-être que je vais devenir plus forte !.... Cependant mourir si jeune ! tout-à-la-fois ! quand mon cœur était si plein de vie ! Chef de la prière, aie pitié de moi ; soutiens-moi. Crois-tu que ma mère soit contente, et que Dieu me pardonne ce que j'ai fait ? »

« Ma fille, répondit le bon religieux, en versant des larmes, et les essuyant avec ses doigts tremblans et mutilés ; ma fille, tous vos malheurs viennent de votre ignorance ; c'est votre éducation sauvage et le manque d'instruc-

tion nécessaire qui vous ont perdue ; vous ne saviez pas qu'une chrétienne ne peut disposer de sa vie. Consolez-vous donc, ma chère brebis ; Dieu vous pardonnera, à cause de la simplicité de votre cœur. Votre mère et l'imprudent missionnaire qui la dirigeait, ont été plus coupables que vous ; ils ont passé leurs pouvoirs, en vous arrachant un vœu indiscret : mais que la paix du Seigneur soit avec eux. Vous offrez tous trois un terrible exemple des dangers de l'enthousiasme, et du défaut de lumières, en matière de religion. Rassurez-vous, mon enfant ; celui qui sonde les reins et les cœurs, vous jugera sur vos intentions, qui étaient pures, et non sur votre action qui est condamnable.

» Quant à la vie, si le moment est arrivé de vous endormir dans le Seigneur ; ah ! ma chère enfant, que vous perdez peu de choses, en perdant ce monde ! Malgré la solitude où vous

avez vécu, vous avez connu les chagrins; que penseriez-vous donc si vous eussiez été témoin des maux de la société; si en abordant sur les rivages de l'Europe, votre oreille eût été frappée de ce long cri de douleur, qui s'élève de cette vieille terre? L'habitant de la cabane, et celui des palais, tout souffre, tout gémit ici-bas : les reines ont été vues pleurant, comme de simples femmes; et l'on s'est étonné de la quantité de larmes que contiennent les yeux des rois!

» Est-ce votre amour que vous regrettez? Ma fille, il faudrait autant pleurer un songe. Connaissez-vous le cœur de l'homme, et pourriez-vous compter les inconstances de son désir? Vous calculeriez plutôt le nombre des vagues que la mer roule dans une tempête. Atala! les sacrifices, les bienfaits ne sont pas des liens éternels : un jour, peut-être, le dégoût fût venu avec la satiété; le passé eût été compté

pour rien, et l'on n'eût plus apperçu que les inconvéniens d'une union, pauvre et méprisée. Sans doute, ma fille, les plus belles amours furent celles de cet homme et de cette femme, sortis de la main du Créateur. Un paradis avait été formé pour eux; ils étaient innocens et immortels. Parfaits de l'ame et du corps, ils se convenaient en tout; Eve avait été créée pour Adam, et Adam pour Eve. S'ils n'ont pu toutefois se maintenir dans cet état de bonheur, quels couples le pourront après eux? Je ne vous parlerai point des mariages des premiers nés des hommes; de ces unions ineffables, alors que la sœur était l'épouse du frère, que l'amour et l'amitié fraternelle se confondaient dans le même cœur, et que la pureté de l'une augmentait les délices de l'autre. Toutes ces unions ont été troublées; la jalousie s'est glissée à l'autel de gazon où l'on immolait le chevreau; elle a ré-

gné sous la tente d'Abraham, et dans ces couches mêmes où les patriarches goûtaient tant de joie, qu'ils oubliaient la mort de leurs mères.

» Vous seriez-vous donc flattée, mon enfant, d'être plus innocente et plus heureuse dans vos liens, que ces saintes familles dont Jesus-Christ a voulu descendre ? Je vous épargne les détails des soucis du ménage, les disputes, les reproches mutuels, les inquiétudes, et toutes ces peines secrètes qui veillent sur l'oreiller du lit conjugal. La femme renouvelle ses douleurs chaque fois qu'elle est mère, et elle se marie en pleurant. Que de maux dans la seule perte d'un nouveau né, à qui l'on donnait le lait, et qui meurt sur votre sein ! La montagne a été pleine de gémissemens ; rien ne pouvait consoler Rachel, parce que ses fils n'étaient plus. Ces amertumes attachées aux tendresses humaines sont si fortes, qu'on vient de voir de grandes dames,

aimées par des rois, quitter la cour pour s'ensevelir dans des cloîtres, et mutiler cette chair révoltée, dont les plaisirs ne sont que des douleurs.

» Mais peut-être direz-vous que ces derniers exemples ne vous regardent pas; que toute votre ambition se réduisait à vivre dans une obscure cabane avec l'homme de votre choix; que vous cherchiez moins les douceurs du mariage, que les charmes de cette folie que la jeunesse appelle amour? illusion, chimère, vanité, rêve d'une imagination blessée! Et moi aussi, ma fille, j'ai connu les troubles du cœur; cette tête n'a pas toujours été chauve, ni ce sein aussi tranquille qu'il vous le paraît aujourd'hui. Croyez-en mon expérience : si l'homme, constant dans ses affections, pouvait sans cesse fournir à un sentiment renouvelé sans cesse; sans doute, la solitude et l'amour l'égaleraient à Dieu même, car ce sont là les deux éternels plaisirs du grand

grand Etre. Mais l'ame de l'homme se fatigue, et jamais elle n'aime longtemps le même objet avec plénitude. Il y a toujours quelques points par où deux cœurs ne se touchent pas, et ces points suffisent à la longue, pour rendre la vie insupportable.

» Enfin, ma chère fille, le grand tort des hommes, dans leur songe de bonheur, est d'oublier cette infirmité de la mort, attachée à leur nature ; il faut finir. Tôt ou tard, quelle qu'eût été votre félicité, ce beau visage se fût changé en cette figure uniforme, que le sépulcre donne à la famille d'Adam ; l'œil même de Chactas n'aurait pu vous reconnaître entre vos sœurs de la tombe. L'amour n'étend point son empire sur les vers du cercueil. Que dis-je? (ô vanité des vanités !) que parlé-je de la puissance des amitiés de la terre! Voulez-vous, ma chère fille, en connaître l'étendue ? Si un homme revenait à la lumière, quelques années

après sa mort, je doute qu'il fût revu avec joie, par ceux-là même qui ont donné le plus de larmes à sa mémoire ; tant on forme vîte d'autres liaisons ! tant on prend facilement d'autres habitudes ! tant l'inconstance est naturelle à l'homme ! tant notre vie est peu de chose, même dans le cœur de nos amis !

» Remerciez donc la bonté divine, ma chère fille, qui vous retire si vîte de cette vallée de misère. Déjà le vêtement blanc et la couronne éclatante des vierges, se préparent pour vous sur les nuées ; déjà j'entends la Reine des Anges qui vous crie : « Venez, ma digne servante, venez, ma colombe, venez vous asseoir sur un trône de candeur, parmi toutes ces filles qui ont sacrifié leur beauté et leur jeunesse au service de l'humanité, à l'éducation des enfans, et aux chefs-d'œuvre de la pénitence. Venez, rose mystique, vous reposer sur le sein de

Jesus-Christ. Ce cercueil, lit nuptial que vous vous êtes choisi, ne sera point trompé par votre céleste époux, et ses embrassemens ne finiront jamais ! »

« Comme le dernier rayon du jour abat les vents, et répand le calme dans le ciel ; ainsi la parole tranquille du vieillard appaisa les passions dans le sein de mon amante. Elle ne parut plus occupée que de ma douleur et des moyens de me faire supporter sa perte. Tantôt elle me disait qu'elle mourrait heureuse, si je lui promettais de sécher mes pleurs ; tantôt elle me parlait de ma mère, de ma patrie; elle cherchait à me distraire de la douleur présente, en réveillant en moi une douleur passée. Elle m'exhortait à la patience, à la vertu. « Tu ne seras pas toujours malheureux, disait-elle : si le ciel t'éprouve aujourd'hui, c'est seulement pour te rendre plus compatissant aux maux des autres.

Le cœur, ô Chactas ! est comme ces sortes d'arbres, qui ne donnent leur baume pour les blessures des hommes, que lorsque le fer les a blessés eux-mêmes. »

« Quand elle avait ainsi parlé, elle se tournait vers le missionnaire, et cherchait auprès de lui le soulagement qu'elle m'avait fait éprouver ; et tour à tour consolante et consolée, elle donnait et recevait la parole de vie sur la couche de la mort.

» Cependant l'hermite redoublait de zèle. Ses vieux os s'étaient ranimés par l'ardeur de la charité ; et toujours préparant des remèdes, rallumant le feu, rafraîchissant la couche, il faisait d'admirables discours sur Dieu et sur le bonheur des justes. Le flambeau de la religion à la main, il semblait précéder Atala dans la tombe, pour lui en montrer les secrètes merveilles. L'humble grotte était remplie de la grandeur de ce trépas chrétien, et les esprits cé-

lestes étaient, sans doute, attentifs à cette scène, où la religion luttait seule contre l'amour, la jeunesse et la mort.

» Elle triomphait cette religion divine, et l'on s'appercevait de sa victoire, à une sainte mélancolie qui succédait dans nos cœurs aux premiers transports des passions. Vers le milieu de la nuit, Atala sembla se ranimer pour répéter des prières que le religieux prononçait au bord de sa couche. Peu de temps après, elle me tendit la main, et avec une voix qu'on entendait à peine, elle me dit: « Fils d'Outalissi, te rappelles-tu cette première nuit où tu me pris pour la vierge des dernières amours? O singulier présage de notre destinée! » — Elle s'arrêta, puis elle reprit: « Quand je songe que je te quitte pour toujours, mon cœur fait un tel effort pour revivre, que je me sens presque le pouvoir de me rendre immortelle, à force d'aimer. Mais, ô mon Dieu, que votre volonté

soit faite ! » Atala se tut pendant quelques instans. Elle ajouta : « Il ne me reste plus qu'à vous demander pardon des maux que je vous ai causés. Je vous ai beaucoup tourmenté par mon orgueil et mes caprices. Chactas, un peu de terre jetée sur mon corps va mettre tout un monde entre vous et moi, et vous délivrer pour toujours du poids de mes infortunes. »

« Vous pardonner, répondis-je, noyé de larmes, n'est-ce pas moi qui ai causé tous vos malheurs ? » — « Mon ami, dit-elle en m'interrompant, vous m'avez rendue très-heureuse ; et si j'étais à recommencer la vie, je préférerais encore le bonheur de vous avoir aimé quelques instans dans un exil infortuné, à toute une vie de repos dans ma patrie. »

« Ici la voix d'Atala s'éteignit; les ombres de la mort se répandirent autour de ses yeux et de sa bouche; ses doigts errans cherchaient à toucher.

quelque chose ; elle conversait tout bas avec des esprits invisibles. Bientôt, faisant un effort, elle essaya, mais en vain, de détacher de son cou, le petit crucifix : elle me pria de le dénouer moi-même, et elle me dit :

« Quand je te parlai pour la première fois, auprès du bûcher, tu vis cette croix briller à la lueur du feu sur mon sein ; c'est le seul bien que possède Atala. Lopez, ton père et le mien, l'envoya à ma mère, à ma naissance. Reçois donc de moi cet héritage, ô mon frère ! conserve-le en mémoire de mes malheurs. Tu auras recours à ce Dieu des infortunés dans les chagrins de ta vie. Chactas, j'ai une dernière prière à te faire : Ami ! notre union aurait été courte sur la terre ; mais il est après cette vie, une plus longue vie. Qu'il serait affreux d'être séparée de toi pour jamais ! Je ne fais que te devancer aujourd'hui, et je te vais attendre dans l'empire céleste. Si tu m'as

aimée, fais-toi instruire dans la religion chrétienne, qui prépara notre éternelle réunion. Elle fait sous tes yeux un grand miracle cette religion divine, puisqu'elle me rend capable de te quitter, sans mourir dans les angoisses du désespoir. Cependant, Chactas, je ne veux de toi qu'une simple promesse; je sais trop ce qu'il en coûte, pour te demander un serment. Peut-être ce vœu te séparerait-il de quelque femme plus heureuse que moi. O ma mère, pardonne à ta fille égarée! ô Vierge, retenez votre courroux! je retombe dans mes faiblesses, et je te dérobe, ô mon Dieu! des pensées qui ne devraient être que pour toi! »

« Navré de douleur, et poussant des sanglots, je promis à Atala d'embrasser un jour la religion chrétienne. A ce spectacle, le solitaire se levant d'un air inspiré, et étendant les bras vers la voûte de la grotte : « Il est temps, s'écria-t-il, il est temps d'appeler Dieu ici! »

« A peine a-t-il prononcé ces mots, qu'une force surnaturelle me contraint de tomber à genoux, et m'incline la tête au pied du lit d'Atala. Le prêtre ouvre un lieu secret, où était renfermée une urne d'or, couverte d'un voile de soie : il se prosterne et adore profondément. La grotte parut soudain illuminée; il me sembla entendre dans les airs les paroles des anges et les frémissemens des harpes célestes, et lorsque le solitaire tira le vase sacré de son tabernacle, je crus voir Dieu lui-même sortir du flanc de la montagne.

» Le prêtre ouvrit le calice; il prit entre ses deux doigts une hostie blanche comme la neige, et s'approcha d'Atala, en prononçant des mots mystérieux. Cette sainte avait les yeux levés au ciel, en extase. Toutes ses douleurs parurent suspendues, toute sa vie se rassembla sur sa bouche; ses lèvres s'entr'ouvrirent et vinrent, avec respect, chercher le Dieu caché sous le

pain mystique. Ensuite le divin vieillard trempe un peu de coton dans une huile consacrée, il en frotte les tempes d'Atala; il regarde un moment la fille mourante, et tout-à-coup ces fortes paroles lui échappent : « Partez, ame chrétienne, et allez rejoindre votre Créateur ! » Relevant alors ma tête abattue, je m'écriai, en regardant le vase où était l'huile sainte : « Mon père ! ce remède rendra-t-il la vie à Atala? — Oui, mon fils, dit le vieillard, en tombant dans mes bras, « la vie éternelle ! » — Atala venait d'expirer. »

Dans cet endroit, pour la seconde fois depuis le commencement de son récit, Chactas fut obligé de s'interrompre. Ses pleurs l'inondaient, et sa voix ne laissait échapper que des mots entrecoupés. Le Sachem aveugle ouvrit son sein, il en tira le crucifix d'Atala : « Le voilà, s'écria-t-il, ce gage de

l'adversité ! O René ! ô mon fils ! tu le vois ; et moi, je ne le vois plus ! Dis-moi, après tant d'années, l'or n'en est-il point altéré ? N'y vois-tu point la trace de mes larmes ? Pourrais-tu reconnaître l'endroit qu'une sainte a touché de ses lèvres ? Comment Chactas n'est-il point encore chrétien ? Quelles frivoles raisons de politique et de patrie, l'ont jusqu'à présent retenu dans les erreurs de ses pères ? Non ! je ne veux pas tarder plus long-temps. La terre me crie : — Quand donc descendras-tu dans la tombe, et qu'attends-tu pour embrasser une religion divine ? — O terre ! vous ne m'attendrez pas long-temps ! aussitôt qu'un prêtre aura rajeuni dans l'onde cette tête blanchie par les chagrins, j'espère me réunir à Atala ! Mais achevons ce qui me reste à conter de mon histoire. »

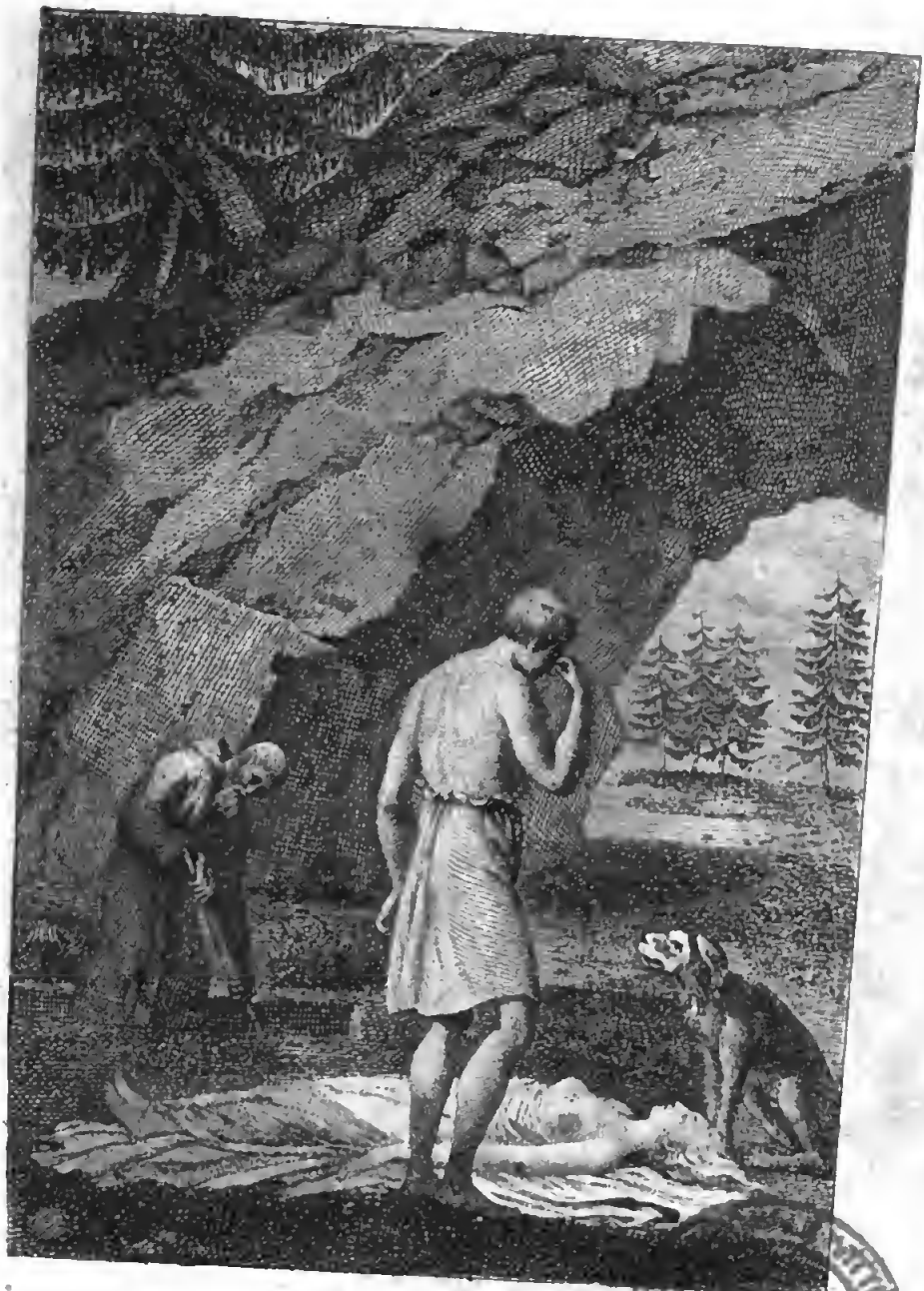
LES FUNÉRAILLES.

« Je n'entreprendrai point, ô René! de te peindre aujourd'hui le désespoir qui saisit mon ame, lorsqu'Atala eut rendu le dernier soupir. Il faudrait avoir plus de chaleur qu'il ne m'en reste; il faudrait que mes yeux fermés se pussent r'ouvrir au soleil, pour lui demander compte des pleurs qu'ils versèrent à sa lumière. Oui, cette lune, qui brille à présent sur nos têtes, se lassera d'éclairer les solitudes du Kentucky; oui, le fleuve qui porte maintenant nos pirogues suspendra le cours de ses ondes, avant que mes larmes cessent de couler pour Atala! Pendant deux jours entiers, je fus insensible aux discours de l'hermite. En essayant de calmer mes peines, cet excellent homme ne se servait point des vaines raisons de la terre, il se contentait de me dire, « mon fils, c'est

C. Boily,

J'attachai pour la dernière
mes yeux égarés sur le vi
d'Atala.

(Tom. 6, pag. 180.)



NAPOLI

c'est la volonté de Dieu », et il me pressait dans ses bras. Je n'aurais jamais cru qu'il y eût tant de consolation dans ce peu de mots du chrétien résigné, si je ne l'avais éprouvé moi-même.

La tendresse, l'onction, l'inaltérable patience du vieux serviteur du Très-Haut, vainquirent enfin l'obstination de ma douleur. J'eus honte des larmes que je lui faisais répandre. « Mon père, lui dis-je, c'en est trop ; que les passions d'un jeune homme ne troublent plus la paix de tes jours. Laisse-moi emporter les restes de mon amante ; je les ensevelirai dans quelque coin du désert, et si je suis encore condamné à la vie, je tâcherai de me rendre digne de ces noces éternelles, qui m'ont été promises par Atala. »

« A ce retour inespéré de courage, le bon père tressaillit de joie ; il s'écria : « O sang de Jesus-Christ ! sang de mon divin Maître ! je reconnais là tes mé-

rites. Tu sauveras sans doute ce jeune homme. Mon Dieu ! achève ton ouvrage. Rends la paix à cette ame troublée, et ne lui laisse de ses malheurs, que d'utiles et humbles souvenirs. »

« Le juste refusa de m'abandonner le corps de la fille de Lopez ; mais il me proposa de faire venir ses néophytes, et de l'enterrer avec toute la pompe chrétienne : je m'y refusai à mon tour. « Les malheurs et les vertus d'Atala, lui dis-je, ont été inconnus des hommes ; que sa tombe, creusée furtivement par ta main et par la mienne, partage cette obscurité. » Nous convînmes que nous partirions le lendemain, au lever de l'aurore, pour enterrer Atala sous l'arche du pont naturel, à l'entrée des Bocages de la mort. Il fut aussi résolu que nous passerions la nuit en prières auprès du corps de cette sainte.

» Vers le soir, nous transportâmes ses précieux restes à une ouverture de

la grotte, qui donnait vers le nord. L'hermite les avait roulés dans une pièce de lin d'Europe, filé par sa mère : c'était le seul bien qui lui restât de sa patrie, et depuis long-temps il le destinait à son propre tombeau. Atala était couchée sur un gazon de sensitives de montagne ; ses pieds, sa tête, ses épaules et une partie de son sein étaient découverts. On voyait dans ses cheveux une fleur de magnolia fanée ;.... celle-là même que j'avais déposée sur le lit de la vierge, pour la rendre féconde ! Ses lèvres, comme un bouton de roses cueilli depuis deux aurores, semblaient languir et sourire. Dans ses joues, d'une blancheur éclatante, on distinguait quelques veines bleues. Ses beaux yeux étaient fermés, ses pieds modestes étaient joints, et ses mains d'albâtre pressaient snr son cœur un crucifix d'ébène : le scapulaire de ses vœux était passé à son cou. Elle paraissait

enchantée par l'ange de la mélancolie, et par le double sommeil de l'innocence et de la tombe. Je n'ai rien vu de plus céleste : quiconque eût ignoré que cette vestale avait joui de la lumière, aurait pu la prendre pour la statue de la Virginité endormie.

» Le religieux ne cessa de prier toute la nuit ; j'étais assis en silence au chevet du lit funèbre de mon Atala. Que de fois, durant son sommeil, j'avais supporté sur mes genoux cette tête charmante ! que de fois je m'étais penché sur elle, pour entendre et pour respirer son souffle ! Mais à présent aucun bruit ne sortait de ce sein immobile, et c'était en vain que j'attendais le réveil de la beauté !

» La lune prêta son pâle flambeau à cette veillée funèbre. Elle se leva au milieu de la nuit, comme une blanche vestale, qui vient pleurer sur le cercueil d'une compagne. Bientôt elle répandit dans les bois ce grand secret

de mélancolie, qu'elle aime à raconter aux vieux chênes, et aux rivages antiques des mers. De temps en temps, le religieux plongeait un rameau fleuri dans une eau consacrée; puis secouant la branche humide, il parfumait la nuit des baumes du ciel. Parfois, il répétait sur un air antique quelques vers d'un vieux poëte, nommé Job; il disait :

« J'ai passé comme une fleur; j'ai séché comme l'herbe des champs. »

» Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée à un misérable, et la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur ! »

« Ainsi chantait l'ancien des hommes. Sa voix grave et un peu cadencée, allait roulant dans le silence des déserts. Le nom de Dieu et du tombeau sortait de tous les échos, de tous les

torrens, de toutes les forêts. Les roucoulemens de la colombe de la Virginie, la chute d'un torrent dans la montagne, les tintemens de la cloche qui appelait les voyageurs, se mêlaient à ces chants funèbres, et l'on croyait entendre, dans les Bocages de la mort, le chœur lointain des décédés, qui répondait à la voix du Solitaire.

» Cependant une barre d'or se forma dans l'Orient. Les éperviers criaient sur les rochers, et les martres rentraient dans le creux des ormes: c'était le signal du convoi d'Atala. Je chargeai le corps sur mes épaules; l'hermite marchait devant moi, une bêche à la main. Nous commençâmes à descendre de rochers en rochers; la vieillesse et la mort ralentissaient également nos pas. A la vue du chien qui nous avait trouvés dans la forêt, et qui maintenant, bondissant de joie, nous traçait une autre route, je me mis à fondre en larmes. Souvent la longue chevelure

d'Atala, jouet des brises matinales, étendait son voile d'or sur mes yeux ; souvent pliant sous le fardeau, j'étais obligé de le déposer sur la mousse, et de m'asseoir auprès, pour reprendre des forces. Enfin, nous arrivâmes au lieu marqué par ma douleur ; nous descendîmes sous l'arche du pont. O mon fils !.... il eût fallu voir un jeune sauvage et un vieil hermite chrétien, à genoux l'un vis-à-vis de l'autre dans un désert, creusant avec leurs mains un tombeau pour une pauvre fille, dont le corps était étendu près de là, dans la ravine desséchée d'un torrent !

» Quand notre ouvrage fut achevé, nous transportâmes la beauté dans son lit d'argile. Hélas ! j'avais espéré de préparer une autre couche pour elle ! Prenant alors un peu de poussière dans ma main, et gardant un silence effroyable, j'attachai, pour la dernière fois, mes yeux égarés sur le visage d'Atala. Ensuite, je répandis la terre

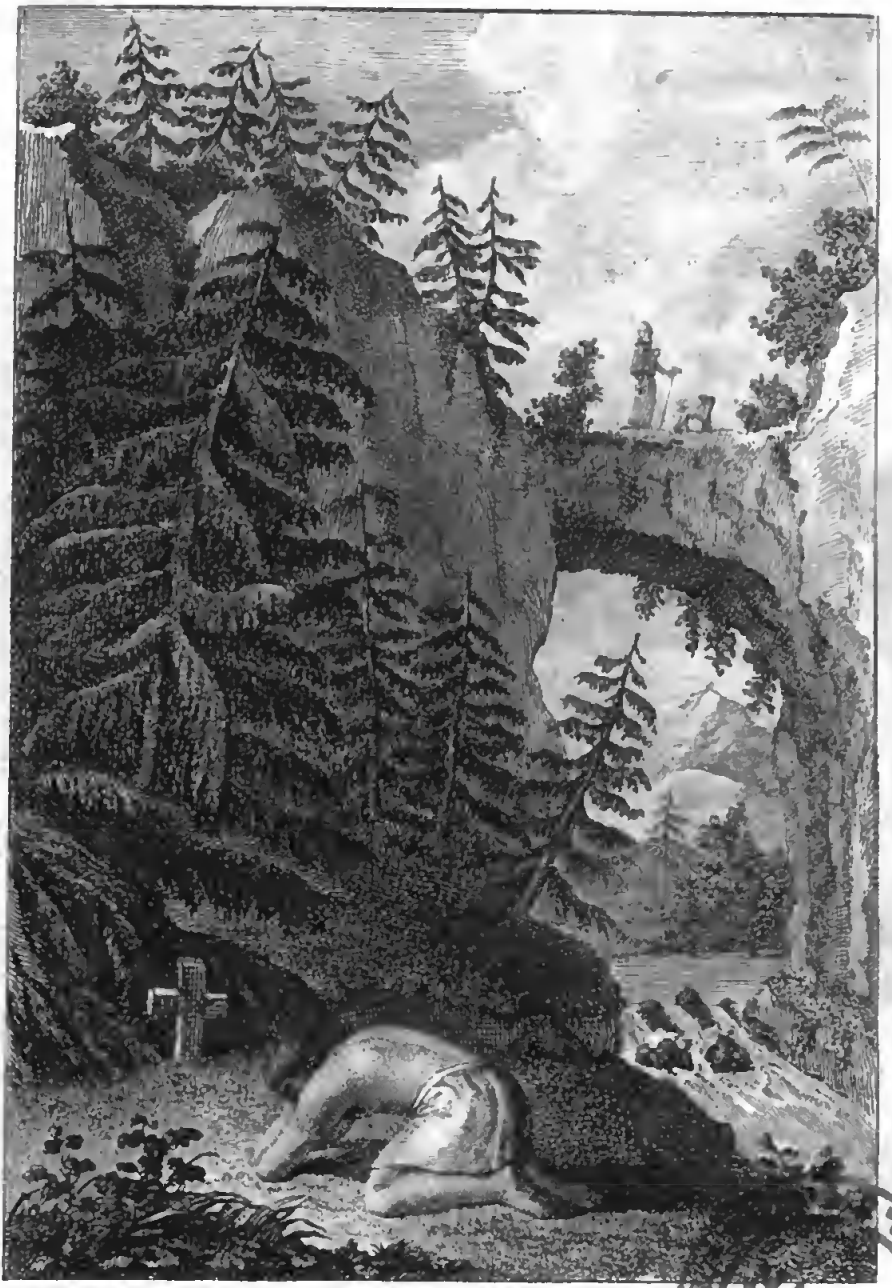
du sommeil sur un front de dix-huit printemps. Je vis graduellement disparaître les traits de ma sœur, et ses graces se cacher sous le rideau de l'éternité. Son sein surmonta quelque temps le sol noirci, comme un lis blanc s'élève du milieu d'une argile sombre. « Lopez ! m'écriai-je alors, vois ton fils inhumer ta fille ! » Et j'achevai de couvrir Atala de la terre du sommeil.

» Nous retournâmes à la grotte, et je fis part au missionnaire du projet que j'avais formé de me fixer près de lui. Le saint, qui connaissait merveilleusement le cœur de l'homme, découvrit ma pensée et la ruse de ma douleur. Il me dit : « Chactas, fils d'Outalissi, tandis qu'Atala a vécu, je vous ai sollicité de demeurer dans ces déserts ; mais à présent votre sort est changé : vous vous devez à votre patrie. Croyez-moi, mon fils, les douleurs ne sont point éternelles : il faut tôt ou tard

qu'elles finissent, parce que le cœur de l'homme est fini ; et c'est une de nos grandes misères, que nous ne sommes pas même capables d'être long-temps malheureux. Retournez au Meschacebé ; allez consoler votre mère, qui vous pleure tous les jours, et qui a besoin de votre appui. Faites-vous instruire dans la religion de votre chère Atala, lorsque vous en trouverez l'occasion, et souvenez-vous que vous lui avez promis d'être vertueux et chrétien. Moi, je veillerai ici sur le tombeau de votre sœur..... Partez, mon fils : Dieu, l'ame de votre sœur, et le cœur de votre vieil ami, vous suivront. »

« Telles furent les paroles de l'homme du rocher ; son autorité était trop grande, sa sagesse trop profonde, pour ne lui obéir pas. Dès le lendemain je quittai mon vénérable hôte, qui, me pressant sur son cœur, me donna ses derniers conseils, sa der-

nière bénédiction et ses dernières larmes. Je passai au tombeau ; je fus surpris d'y trouver une petite croix, qui se montrait au-dessus de la mort, comme on apperçoit encore le mât d'un vaisseau qui a fait naufrage. Je jugeai que le solitaire était venu prier au tombeau pendant la nuit ; cette marque d'amitié et de religion fit couler mes pleurs en abondance. Je fus tenté de r'ouvrir la fosse, et de voir encore une fois ma bien-aimée ; une crainte religieuse me retint. Je m'assis sur la terre, fraîchement remuée. Un coude appuyé sur mes genoux, et la tête soutenue dans ma main, je demeurai enseveli dans la plus amère rêverie. O René ! c'est là que je fis, pour la première fois, des réflexions sérieuses sur la vanité de nos jours, et la plus grande vanité de nos projets. Eh ! mon enfant, qui ne les a point faites ces réflexions ? Je ne suis plus qu'un vieux cerf blanchi par les hi-



BIBLIOTECA NAPOLI
BORBONICA FERDINANDEA IIP

vers ; mes ans le disputent à ceux de la corneille : eh bien ! malgré tant de jours accumulés sur ma tête, malgré une si longue expérience de la vie, je n'ai point encore rencontré d'homme qui n'eût été trompé dans ses rêves de félicité ; point de cœur qui n'entretînt une plaie cachée. Le cœur le plus serein, en apparence, ressemble au puits naturel de la savane Alachua : la surface en paraît calme et pure ; mais quand vous regardez au fond du bassin, vous appercevez un large crocodile, que le puits nourrit dans ses ondes.

» Ayant ainsi vu le soleil se lever et se coucher sur ce lieu de douleur, le lendemain au premier cri de la cigogne, je me préparai à quitter la sépulture sacrée. J'en partis comme de la borne dont je voulais m'élancer dans la carrière de la vertu. Trois fois j'évoquai l'ame d'Atala ; trois fois le génie du désert répondit à mes cris

sous l'arche funèbre. Je saluai ensuite l'orient, et je découvris au loin, dans les sentiers de la montagne, l'hermite qui se rendait à la cabane de quelqu'infortuné. Tombant à genoux, et embrassant étroitement la fosse, je m'écriai : « Dors en paix dans cette terre étrangère, fille trop malheureuse ! pour prix de ton amour, de ton exil et de ta mort, tu vas être abandonnée, même de Chactas ! » Alors versant des flots de larmes, je me séparai de la fille de Lopez ; alors je m'arrachai de ces lieux, laissant au pied du monument de la nature, un monument plus auguste : l'humble tombeau de la vertu. »

ÉPILOGUE.

Chactas, fils d'Outalissi, le Natché, a fait cette histoire à René l'Européen. Les pères l'ont redite aux enfans ; et moi, voyageur aux terres lointaines,

lointaines, j'ai fidellement rapporté ce que des Indiens m'en ont appris. Je vis dans ce récit bien des choses : le tableau du peuple chasseur et du peuple laboureur; la religion, première législatrice des hommes; les dangers de l'ignorance et de l'enthousiasme religieux, opposés aux lumières, à la charité et au véritable esprit de l'évangile; les combats des passions et des vertus dans un cœur simple; enfin, le triomphe du christianisme sur le sentiment le plus fougueux et la crainte la plus terrible : l'amour et la mort.

Quand un Siminole me raconta cette histoire, je la trouvai fort instructive et parfaitement belle, parce qu'il y mit la fleur du désert, la grace de la cabane, et une simplicité à conter la douleur, que je ne me flatte pas d'avoir conservées. Mais une chose me restait à savoir. Je demandais ce qu'était devenu le père Aubry, et personne ne me le pouvait dire. Je l'aurais tou-

jours ignoré, si la Providence qui conduit tout, ne m'avait découvert ce que je cherchais. Voici comme la chose se passa.

J'avais parcouru les rivages du Meschacebé, qui formaient autrefois la barrière méridionale de la Nouvelle-France, et j'étais curieux de voir au nord l'autre merveille de cet empire, la cataracte de Niagara. J'étais arrivé tout près de cette chute, dans l'ancien pays des Agononsioni (1), lorsqu'un matin, en traversant une plaine, j'apperçus une femme assise sous un arbre, et tenant un enfant mort sur ses genoux. Je m'approchai doucement de la jeune mère, et je l'entendis qui disait :

« Si tu étais resté parmi nous, cher enfant, comme ta main eût bandé l'arc avec grace ! Ton bras aurait dompté l'ours en fureur, et sur le sommet de

(1) Les Iroquois.

la montagne, tes pas auraient défié l'élan à la course. Blanche hermine du rocher! si jeune être allé dans le pays des ames! Comment feras-tu pour y vivre? Ton père n'y est point, pour t'y nourrir de sa chasse; tu auras froid, et aucun esprit ne te donnera des peaux pour te couvrir. Oh! il faut que je me hâte de t'aller rejoindre, pour te chanter des chansons, et te présenter mon sein. »

Et la jeune mère chantait d'une voix tremblante, balançait l'enfant sur ses genoux, humectait ses lèvres du lait maternel, et prodiguait à la mort tous les soins qu'on donne à la vie.

Cette femme voulait faire sécher le corps de son fils sur les branches d'un arbre, selon la coutume indienne, afin de l'emporter ensuite aux tombeaux de ses pères. Elle dépouilla son enfant, et respirant quelques instans sur sa bouche, elle dit: « Ame de mon fils, charmante ame! ton père t'a créée

jadis sur mes lèvres par un baiser : hélas ! les miens n'ont pas le pouvoir de te donner une seconde naissance ! » — Ensuite elle découvrit son sein, et y pressa pour la dernière fois ces restes glacés, qui se fussent ranimés au feu du cœur maternel, si Dieu ne s'était réservé le souffle qui donne la vie.

Elle se leva, et chercha des yeux un arbre sur les branches duquel elle pût exposer son fils. Elle choisit un érable à fleurs rouges, tout festonné de guirlandes d'apios, et qui exhalait les parfums les plus suaves. D'une main elle en abaissa les rameaux inférieurs ; de l'autre, elle y plaça le corps. Laissant alors échapper la branche, la branche retourna à sa position naturelle, emportant la dépouille de l'innocence, cachée dans un feuillage odorant. Oh ! que cette coutume indienne est touchante ! Je vous ai vus depuis dans vos campagnes désolées, mémorables monumens des Crassus et des

Césars, et je vous préfère encore les tombeaux aériens du Sauvage ; ces mausolées de fleurs et de verdure, que parfume l'abeille, que rafraîchit la rosée, que balance le zéphyr, et où le rossignol bâtit son nid et fait entendre sa plaintive mélodie. Si c'est la dépouille d'une jeune fille, que la main d'un amant a suspendue à l'arbre de la mort ; si ce sont les restes d'un enfant chéri, qu'une mère a placés dans la demeure des petits oiseaux, le charme redouble encore.

Je m'approchai de celle qui gémissait au pied de l'érable ; je lui imposai les mains sur la tête, et sans lui parler, prenant comme elle un rameau, je me mis à écarter les insectes qui bourdonnaient autour du corps de l'enfant ; mais je me donnai de garde d'effrayer une colombe voisine. L'Indienne lui disait : « Colombe, si tu n'es pas l'ame de mon fils qui s'est envolée, tu es, sans doute, une mère qui cherche

quelque chose pour faire un nid. Prends de ces cheveux, que je ne laverai plus dans l'eau d'esquine ; prends-en pour coucher tes petits : puisse le grand Esprit te les conserver ! »

Cependant la mère pleurait de joie, en voyant la politesse de l'étranger. Comme nous faisions ceci, un jeune homme approcha, et dit : « Fille de Céluta, retire notre enfant, nous ne séjournerons pas plus long-temps ici, et nous partirons au premier soleil. » — Je dis alors : « Frère, je te souhaite un ciel bleu, beaucoup de chevreuils, un manteau de castor, et l'espérance ; tu n'es donc pas de ce désert ? » — « Non, répondit le jeune homme, nous sommes des exilés, et nous allons chercher une patrie. » En disant cela, le guerrier baissa la tête dans son sein, et avec le bout de son arc, il abattait la tête des fleurs. Je vis qu'il y avait des larmes au fond de cette histoire, et je me tus. La femme retira son fils des

branches de l'arbre, et elle le donna à porter à son époux. Alors je dis : « Voulez-vous me permettre d'allumer votre feu cette nuit ? » — « Nous n'avons point de cabanes, reprit le guerrier ; si vous voulez nous suivre, nous campons au bord de la chute. » — « Je le veux bien, répondis-je ; » et nous partîmes ensemble.

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'annonçait par d'affreux mugissemens. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Erié, et se jette dans le lac Ontario : sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds. Depuis le lac Erié jusqu'au Saut, le fleuve accourt par une pente rapide; et au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer dont les torrens se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île,

creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes. La masse du fleuve qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs. Celle qui tombe au levant, descend dans une ombre effrayante ; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abyme. L'eau frappant le roc ébranlé, rejaillit en tourbillons d'écume qui s'élève au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre, et des carcajous se suspendent par leurs longues queues au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abyme, les cadavres brisés des élans et des ours.

Tandis qu'avec un plaisir mêlé de terreur je contemplais ce spectacle, l'Indienne et son époux me quittèrent. Je les cherchai, en remontant le long du fleuve au-dessus de la chute, et bientôt je les trouvai dans un endroit convenable à leur deuil. Ils étaient couchés sur l'herbe avec des vieillards, auprès de quelques ossemens humains, enveloppés dans des peaux de bêtes. Etonné de tout ce que je voyais depuis quelques heures, je m'assis auprès de la jeune mère, et je lui dis : « Qu'est-ce que tout ceci, ma sœur ? » Elle me répondit : « Mon frère, c'est la terre de la patrie ; ce sont les cendres de nos aïeux, qui nous suivent dans notre exil. » — « Et comment, m'écriai-je, avez-vous été réduits à un tel malheur? » — La fille de Céluta repartit : « Nous sommes les restes des Natchez. Après le grand massacre que les Français firent de notre nation pour venger leurs frères, ceux de nos frères

qui échappèrent aux vainqueurs, trouvèrent un asile chez les Chikassas nos voisins. Nous y sommes demeurés assez long-temps tranquilles ; mais il y a sept lunes, que les blancs de la Virginie se sont emparés de nos terres, en disant qu'elles leur ont été données par un roi d'Europe. Nous avons levé les yeux au ciel, et chargés des restes de nos aïeux, nous avons pris notre route à travers le désert. Je suis accouchée pendant la marche, et comme mon lait était mauvais, à cause de la douleur, il a empoisonné mon enfant. » En disant cela, la jeune mère essuya ses yeux avec sa chevelure : je pleurais aussi.

Or, je dis bientôt : « Ma sœur, adorons le grand Esprit, tout arrive par son ordre. Nous sommes tous voyageurs ; nos pères l'ont été comme nous ; mais il y a un lieu où nous nous reposerons. Si je ne craignais d'avoir la langue aussi légère que celle d'un

blanc, je vous demanderais si vous avez entendu parler de Chactas, le Natché ? » — A ces mots l'Indienne me regarda, et me dit : « Qu'est ce qui vous a parlé de Chactas, le Natché ? » — Je répondis : « C'est la sagesse. » — L'Indienne reprit : « Je vous dirai ce que je sais, parce que vous avez éloigné les mouches du corps de mon fils, et que vous venez de dire de belles paroles sur le grand Esprit. Je suis la fille de la fille de René l'Européen, que Chactas avait adopté. Chactas, qui avait reçu le baptême, et René mon aïeul si malheureux, ont péri dans le massacre. » — « L'homme va toujours de douleur en douleur, répondis-je en m'inclinant. Vous pourriez donc aussi m'apprendre des nouvelles du père Aubry ? » — « Il n'a pas été plus heureux que Chactas, dit l'Indienne. Les Chéroquois, ennemis des Français, pénétrèrent jusqu'à sa mission ; ils y furent conduits par le son de la

cloche qu'on sonnait pour secourir les voyageurs. Le père Aubry se pouvait sauver ; mais il ne voulut pas abandonner ses enfans, et il demeura pour les encourager à mourir, par son exemple. Il fut brûlé avec de grandes tortures ; jamais on ne put tirer de lui un cri qui ne tournât à la gloire de son Dieu, ou de sa patrie. Il ne cessa, durant tout le supplice, de prier pour ses bourreaux, et de compatir au sort des victimes qu'il voyait autour de lui. Désirant lui arracher une marque de faiblesse à ce guerrier des armées célestes, les Chéroquois amenèrent devant lui un Sauvage chrétien, qu'ils avaient horriblement mutilé. Mais ils furent bien surpris, quand ils virent le jeune homme se jeter à genoux, et baiser les plaies du vieil hermite, qui, de l'air le plus serein, lui criait : *Mon enfant ! nous avons été mis en spectacle, aux anges, et aux hommes.* » Les Indiens furieux lui plongèrent un fer rouge

rouge dans la gorge, pour l'empêcher de parler. Alors ne pouvant plus consoler les hommes, il expira.

» On dit que les Chéroquois, tout accoutumés qu'ils étaient à voir des Sauvages souffrir avec constance, ne purent s'empêcher d'avouer qu'il y avait dans l'humble courage du père Aubry, quelque chose qui leur était inconnu, et qui surpassait tous les courages de la terre. Plusieurs d'entr'eux, frappés de cette mort, se sont faits chrétiens.

» Quelques années après, Chactas, à son retour de la terre des blancs, ayant appris les malheurs du chef de la prière, partit pour aller recueillir ses cendres et celles d'Atala. Il traversa le désert, et arriva à l'endroit où était située la mission, mais il put à peine le reconnaître. Le lac s'était débordé, et la savane s'était changée en un marais : le pont naturel, en s'écroulant, avait enseveli sous ses dé-

bris le tombeau d'Atala et les bocages de la mort. Chactas erra long-temps dans ce lieu : il visita la grotte du solitaire, qu'il trouva remplie de ronces et de framboisiers, et dans laquelle une biche allaitait son faon. Il s'assit sur le rocher de la veillée de la mort, où il ne vit que quelques plumes tombées de l'aile de l'oiseau de passage. Tandis qu'il y pleurait, le serpent familier du missionnaire sortit des broussailles voisines, et vint s'entortiller à ses pieds. Chactas réchauffa dans son sein ce fidelle ami, resté seul au milieu de ces ruines. Le fils d'Outalissi a raconté que plusieurs fois, à l'entrée de la nuit, il apperçut l'ombre d'Atala et celle du père Aubry dans ces solitudes. Ces visions le remplirent d'une religieuse frayeur, et d'une joie triste.

» Après avoir cherché inutilement le tombeau de l'hermite et celui d'Atala, il était près d'abandonner ces lieux, lorsque la biche de la grotte se mit à

bondir devant lui. Elle s'arrêta au pied de la croix de la mission. Cette croix était alors à moitié entourée d'eau ; son bois était rongé de mousse, et le pélican du désert aimait à se percher sur ses bras vermoulus. Chactas jugea que la biche reconnaissante l'avait conduit au tombeau de son hôte. Il creusa sous la roche, qui jadis servait d'autel, et il y trouva les restes d'un homme et d'une femme. Il ne douta point que ce ne fussent ceux du prêtre et de la vierge, que les anges avaient ensevelis dans ce lieu; il les enveloppa dans des peaux d'ours, et reprit le chemin de son pays, en emportant les précieux restes, qui résonnaient, sur ses épaules, comme le carquois de la mort. La nuit, il les mettait sous sa tête, et il avait des songes d'amour et de vertu. O étranger ! tu peux contempler ici cette poussière avec celle de Chactas lui-même. »

Comme l'Indienne achevait de prononcer ces mots, je me levai ; je m'approchai des cendres sacrées, et me prosternai devant elles en silence. Puis m'éloignant à grands pas, je m'écriai : « Ainsi passe sur la terre tout ce qui fut bon, vertueux, sensible ! Homme ! tu n'es qu'un songe rapide, qu'un rêve douloureux ; tu n'existes que par le malheur ; tu n'es quelque chose que par la tristesse de ton ame, et l'éternelle mélancolie de ta pensée ! »

Ces réflexions m'occupèrent toute la nuit au bord de la cataracte. Le lendemain au point du jour, mes hôtes me quittèrent. Les jeunes guerriers ouvraient la marche, et les épouses la fermaient : les premiers étaient chargés des saintes reliques ; les secondes portaient leurs nouveaux-nés : les vieillards cheminaient lentement au milieu, placés entre leurs aïeux et leur postérité, entre les souvenirs et l'espérance, entre la patrie per-

due et la patrie à venir. Oh ! que de larmes sont répandues, lorsqu'on abandonne ainsi la terre natale, lorsque du haut de la colline de l'exil, on découvre pour la dernière fois le toit où l'on fut nourri, et le fleuve de la cabane, qui continue de couler tristement à travers les champs solitaires de la patrie !

INDIENS infortunés, que j'ai vus errer dans les déserts du Nouveau-Monde, avec les cendres de vos aïeux ! vous qui m'aviez donné l'hospitalité malgré votre misère ! je ne pourrais vous la rendre aujourd'hui, car j'erre, ainsi que vous, à la merci des hommes, et moins heureux dans mon exil, je n'ai point emporté les os de mes pères.

NOTE.

M l'abbé Fleury, dans ses *Mœurs des Chrétiens*, pense que les anciens monastères sont bâtis sur le plan des maisons romaines, telles qu'elles sont décrites dans Vitruve et dans Palladio. « L'église, dit-il, qu'on trouve la première, afin que l'entrée en soit libre aux séculiers, semble tenir lieu de cette première salle que les Romains appelaient *atrium :* de-là on passait dans une cour environnée de galeries couvertes, à qui l'on donnait le nom de *péristile ;* c'est justement le cloître où l'on entre de l'église, et d'où l'on va ensuite dans les autres pièces, comme le chapitre qui est l'*exhèdre* des anciens; le réfectoire qui est le *triclinium*, et le jardin qui est derrière tout le reste comme il était aux maisons antiques. »

Fin du sixième Volume.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

TROISIÈME PARTIE.

BEAUX-ARTS ET LITTÉRATURE.

(*Cette troisième Partie forme le cinquième et le sixième volume de cette Edition.*)

LIVRE CINQUIÈME.

Harmonies de la Religion Chrétienne avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain.

CHAPITRE I. Division des harmonies. *pag.* 1

CHAPITRE II. Harmonies physiques. Sites des Monumens religieux,

Couvens Maronites, Cophtes, etc. 2

CHAPITRE III. Des ruines en général. Qu'il y en a de deux espèces. 18

CHAPITRE IV. Effet pittoresque des Ruines. Ruines de Palmyre, d'Egypte, etc. 24

CHAPITRE V. Ruines des monumens chrétiens. 28

CHAPITRE VI. Harmonies morales. Dévotions populaires. 34

CHAPITRE VII. Réunion des Harmonies physiques et morales. 46

LIVRE SIXIÈME.

Suite des Harmonies de la Religion Chrétienne avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain.

Atala, ou les Amours de deux Sauvages dans le désert. Prologue. 47

Fin de la Table du sixième Volume.

530867